

Les textes d'introduction

IXELLES

Histoire du développement urbanistique Partie 1



Place Fernand Cocq et environs. Schmitt-GlobalView © SPRB



Inventaire du patrimoine architectural de la Région de Bruxelles-Capitale

Sommaire

Partie 1

| | |
|---|----|
| Chapitre I. Urbanisation de l'ancien hameau de Ixelles-sous-Bruxelles (Ixelles-Haut) | 6 |
| 1. Le début de l'urbanisation : la démolition de la Porte de Namur | 6 |
| 2. Le Quartier Léopold et l'urbanisation au nord de la chaussée de Wavre | 11 |
| 3. Au-delà de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Luxembourg : le quartier des Trois-Ponts et le quartier du Coin Perdu | 12 |
| 4. L'avenue Louise (territoire de Bruxelles-Ville) | 16 |
| 5. Le quartier Saint-Boniface : premiers essais d'un urbanisme planifié | 17 |
| 6. Le quartier de l'avenue de la Toison d'Or | 23 |
| 7. Le quartier de la maison communale et de l'ancien abattoir (ou quartier Van Aa) | 27 |

| | |
|---|----|
| Chapitre II. À l'ouest de l'avenue Louise : le développement des quartiers Tenbosch et Berkendael | 34 |
| 1. Le quartier Tenbosch | 35 |
| 2. Le quartier Berkendael | 42 |

Partie 2

| | |
|---|----|
| Chapitre III. Urbanisation de l'ancien village d'Ixelles-Le-Châtelain (Ixelles-Bas) | 52 |
| 1. La création de la place Sainte-Croix | 53 |
| <i>De la place Sainte-Croix à la place Eugène Flagey</i> | 56 |
| 2. Le quartier des étangs | 57 |

| | |
|--|----|
| Chapitre IV. Urbanisation des quartiers des environs de l'ancien village | 67 |
| 1. L'avenue de la Couronne et le viaduc de Victor Besme | 67 |
| 2. Le quartier de l'Ermitage | 69 |
| 3. Le quartier Marie-Henriette et le quartier du Cygne | 74 |

| | |
|---|----|
| Chapitre V. Urbanisation des quartiers entre l'ancien village d'Ixelles et Boendael | 78 |
| 1. Le boulevard Général Jacques et le quartier des Casernes (Etterbeek) | 78 |

Rédaction et recherches :

Michèle Herla

Iconographie :

DMS

2016-2017

© Service public régional de Bruxelles, Direction des Monuments et des Sites, CCN - Rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles.

Éditeur responsable : T. Wauters



| | |
|--|----|
| 2. Le quartier de l'Étoile | 80 |
| 3. Le quartier des Saisons | 83 |
| 4. Le quartier de la Petite Suisse | 84 |
| 5. Le Solbosch | 87 |
| Chapitre VI. Urbanisation de l'ancien hameau de Boondael | 94 |



Située dans le sud-est de la Région de Bruxelles-Capitale, Ixelles est limitrophe de la ville de Bruxelles (Porte de Namur), des communes de Saint-Gilles, Forest et Uccle au sud, des communes d'Etterbeek et Auderghem au nord, et de Watermael-Boitsfort. Son territoire, qui couvre une superficie de 6,34 km², est le seul de la Région à ne pas être d'un seul tenant puisque l'avenue Louise, appartenant à Bruxelles-Ville, le divise en deux depuis 1864.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le territoire de la commune résulte de la réunion en 1795, sous le Régime français, de trois entités : Ixelles-sous-Bruxelles (ou Ixelles-haut) situé aux abords de la Porte de Namur ; le hameau d'Ixelles-le-Châtelain (Ixelles-bas) qui regroupe aux abords des étangs du Maelbeek, l'abbaye de La Cambre, un hospice, des brasseries et quelques habitations ; le hameau d'Ixelles-le-Vicomte, développé à Boondael autour d'une ancienne seigneurie qui avait appartenu à Charles Quint.

Toujours sous le Régime français, Ixelles est érigée en municipalité et placée sous la juridiction du canton d'Uccle. En 1800, elle devient une municipalité à part entière dirigée par un maire, un adjoint et un conseil municipal¹.

L'urbanisation d'Ixelles débute au début du XIX^e siècle à hauteur de l'ancienne Porte de Namur, suite au démantèlement des anciens remparts de la ville de Bruxelles. Après l'Indépendance de 1830, elle se poursuit de manière plus intensive vers l'est pour atteindre et absorber, vers 1850, le quartier de la place communale (actuelle place F. Cocq). Vers 1870, c'est la physionomie de l'ancien village d'Ixelles qui change radicalement avec l'aménagement de la place Sainte-Croix (actuelle place Flagey) et des étangs. Bien qu'à l'étude depuis la fin du XIX^e siècle, l'urbanisation du hameau de Boondael ne débute vraiment qu'à la fin des années 1930, stimulée par le percement de l'avenue F. Roosevelt (1920).

La première urbanisation d'Ixelles est réalisée sans plan directeur d'ensemble et sur base d'initiatives menées par de petits propriétaires fonciers, avant tout soucieux de rentabiliser leurs terrains. Elle se confond avec l'afflux de populations issues des campagnes et venues à Bruxelles en quête d'un travail et d'un logement. Après 1850, Ixelles attire une population bourgeoise, séduite par la proximité de la commune avec les espaces verts et aérés du bois de La Cambre et des étangs, mais aussi par la présence de la prestigieuse avenue Louise. L'aménagement de cette avenue au début des années 1860 s'impose rapidement comme un

¹ Le premier maire d'Ixelles, le maréchal-ferrant Jean-Baptiste De Ceuleneer, est remplacé dès 1801 par Joseph Coenraets qui, en 1804, laisse la place à Hyppolite Legrand. H. Legrand fut tour à tour maire (1804-1814), puis mayor (1814-1828) et, après la Révolution belge de 1830, bourgmestre d'Ixelles (1830-1836). Durant les trente années qu'il exerce ses différents mandats, Legrand acquiert à Ixelles près de 47 hectares de terrain, des maisons ainsi que les étangs du Maelebeek.



élément essentiel du processus d'urbanisation de la commune : tout le développement d'Ixelles ouest lui est postérieur.

L'urbanisme « bourgeois » de la seconde moitié du XIX^e siècle répond plus souvent à des opérations concertées et coordonnées dans le tracé des voiries et l'architecture relativement homogène des bâtiments. Les autorités communales tentent en effet de réguler le processus d'urbanisation spontanée en élaborant des plans destinés à rectifier, prolonger et compléter le réseau existant. La plupart des plans d'aménagements particuliers mis en œuvre sur le territoire d'Ixelles sont déclinés du fameux *Plan d'ensemble pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise* (1863-1866) de l'inspecteur-voyer des faubourgs de Bruxelles Victor Besme. Ce dernier parvient en effet à rallier à sa vision urbanistique les autorités communales, convaincues des recettes pouvant être générées par la concrétisation de son vaste plan d'ensemble.

Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, l'étendue du territoire ixellois évolue. Plusieurs quartiers sont cédés au profit de la Ville de Bruxelles : une grande partie du quartier Léopold en 1853 ; la zone de l'avenue Louise et du bois de La Cambre expropriée en 1864 ; environ 60 hectares de terrain en bordure du bois de La Cambre en vue de l'Exposition Universelle de 1910 ; le parc Léopold en 1913. La frontière communale connaît elle aussi des rectifications : en 1875, des échanges de territoires sont opérés avec les communes d'Etterbeek et d'Auderghem pour la création de la plaine des Manœuvres ; en 1890, la commune d'Auderghem cède à Ixelles des terrains autour de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur (chaussée de Boondael – avenue de la Couronne – rue des Brebis) ; en 1909, l'aménagement du quartier Berkendael donne lieu à des échanges territoriaux avec les communes de Forest et d'Uccle.



Situation d'Ixelles dans la Région de Bruxelles-Capitale. La commune est divisée en deux par l'avenue Louise (© CIRB-CIBG - Urbis 2).



CHAPITRE I

URBANISATION DE L'ANCIEN HAMEAU DE IXELLES-SOUS-BRUXELLES (IXELLES-HAUT)

Anciennement, le territoire de l'ancien hameau de Ixelles-sous-Bruxelles ou Ixelles-haut s'étendait approximativement entre la seconde enceinte de la ville de Bruxelles et le ruisseau du Maelbeek (sous l'actuelle rue Gray). Aujourd'hui, la dénomination de Ixelles-haut désigne la partie du territoire communal située entre le boulevard du Régent et l'avenue de la Toison d'Or – l'avenue Louise, la chaussée de Vleurgat – la rue des Cygnes et la rue Gray – et la rue du Trône.

1. Le début de l'urbanisation : la démolition de la Porte de Namur

Ixelles-sous-Bruxelles (ou Ixelles-haut) se développe à hauteur de la Porte de Namur à l'époque de la construction de la seconde enceinte, vers la fin du XIV^e siècle. Relevant de la compétence de la Ville de Bruxelles, ce faubourg naît au croisement et aux abords des chaussées d'Ixelles et de Wavre qui, depuis des siècles, font partie du réseau des principales voies de communication du territoire.



Ixelles-sous-Bruxelles aux abords de la Porte de Namur (en haut) et le village d'Ixelles sur les rives des étangs (en bas), reliés par la chaussée d'Ixelles. Détail de la carte de Bruxelles et de ses environs dressée par J. van Deventer, milieu du XVI^e siècle (© KBR, Cabinet des Manuscrits).

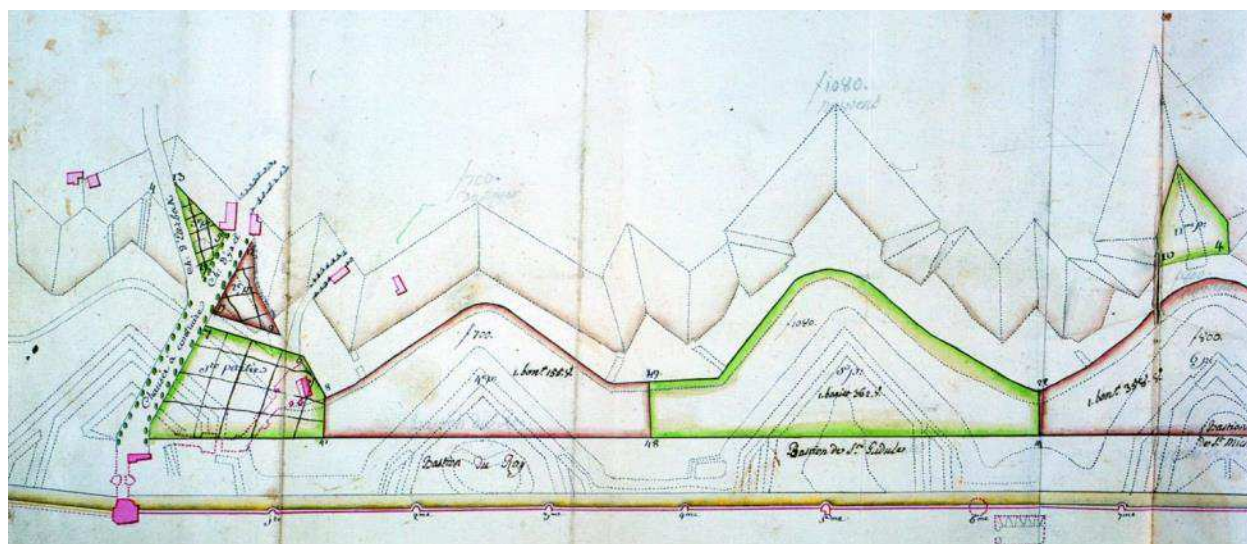


La chaussée d'Ixelles relie Bruxelles au hameau d'Ixelles-le-Châtelain qui se développe dès le XIII^e siècle aux abords des étangs du Maelbeek. À hauteur des étangs (actuelle place E. Flagey), son tracé suit celui de l'actuelle rue de Vergnies et porte le nom de *Zwaerenberg* (Montagne raide), une dénomination évoquant son relief en pente. Pavée en plusieurs étapes à partir de 1459, elle est prolongée en 1554 jusqu'au hameau de Vleurgat à Uccle. Cette nouvelle voie, rapidement dénommée chaussée de Vleurgat, est prolongée en 1662 jusqu'à Waterloo et, un peu plus tard, jusqu'à Namur et Charleroi.

Partant également de la Porte de Namur, la chaussée de Wavre ne mène initialement qu'à Etterbeek et à Tervuren. Elle apparaît déjà en 1550 sur le plan de J. Deventer (*Plan d'ensemble de Bruxelles et environs*, 1550-1554) et est pavée avant 1670 entre la porte de Namur et le Maelbeek.

Entre 1671 et 1690, l'enceinte du XIV^e siècle est modernisée sur ordre du comte de Monterey : elle est dotée de ravelins, de lunettes et de bastions avancés (entre autres, les bastions d'Adam², de la Porte de Namur³, du Roy⁴ et de Sainte-Gudule⁵).

Plan des fortifications entre la Porte de Namur et la Porte de Hal, 1782 (© AGR, Cartes et plans manuscrits, 1617).



Jusqu'à ce que l'on décide du prolongement de la chaussée de Waterloo depuis La Bascule à la Porte de Hal (Saint-Gilles) en 1711, Ixelles-haut constitue une zone de passage importante entre la ville de Bruxelles et les villes de Namur et de Charleroi. Mais il n'en demeure pas moins rural. À partir du XVII^e siècle, des potagers bordés de haies remplacent progressivement les champs de blé. Sur le *Careelveld* et le *Wayenberg* se

² Ce bastion se situait à hauteur des actuelles rues du Champ de Mars, du Trône, d'Egmont et de Hornes.

³ Ce bastion s'étendait jusqu'au croisement des chaussées de Wavre et d'Ixelles et au début de la rue de Stassart.

⁴ Ce bastion se situait à hauteur des rues de Stassart et des Chevaliers.

⁵ Ce bastion s'étendait de la rue du Capitaine Crespel à l'avenue Louise.



concentrent des briqueteries tandis que des plâtreries s'installent à hauteur des actuelles rues Longue Vie, de la Croix et du Berger. Cette zone, très peu construite, est occupée par une chapelle⁶, un moulin à blé⁷ ainsi que par de modestes hameaux pour la plupart installés au croisement de chemins. Le bâti se résume à des habitations, des relais ou des auberges comme *Le Tulipant* – datant vraisemblablement du XVII^e siècle et remplacée en 1833 par le Pavillon Malibran (place Fernand Cocq) – ou encore des guinguettes connues sous le nom de *La Rose Blanche* (rue de Naples), *Le Petit Lattis* ou *Le Mayeur* (chaussée de Wavre).

La suppression des ouvrages de fortifications sous l'empereur Joseph II marque le début de l'urbanisation d'Ixelles-haut. L'enceinte et ses portes sont démantelées dès 1782 (la Porte de Namur est détruite en 1785). Les ouvrages défensifs sont progressivement nivelés, les terrains sur lesquels ils avaient été érigés vendus et, pour la plupart, rendus à l'exploitation agricole⁸.

Suite à la démolition de l'enceinte, une barrière fiscale, matérialisée par des grilles et un fossé, est aménagée entre la ville de Bruxelles et ses faubourgs. Aux portes de la ville sont installés des pavillons, destinés à abriter des postes de garde pour le contrôle des passeports et les bureaux de l'octroi. Ceux de la Porte de Namur (architecte Auguste Payen fils) sont construits au départ de la chaussée d'Ixelles.

À la fin du XVIII^e siècle, certains des terrains anciennement occupés par les ouvrages défensifs font l'objet de lotissements. L'un des premiers propriétaires fonciers à investir la zone est l'entrepreneur Corneille Joseph Francart qui fait l'acquisition, en 1792, d'un terrain dénommé *Helhof (Jardin de l'Enfer)*, à l'angle des chaussées d'Ixelles et de Wavre. Après avoir fait ouvrir deux nouvelles rues – la rue Francart et la Petite rue Francart⁹ –, il commande à l'ingénieur Cyfflé un plan de lotissement divisant la propriété en 33 parcelles destinées à la vente. À la même époque, Bernard De Neyer investit une partie des terrains situés entre les actuelles avenue de la Toison d'Or et rue de Stassart.

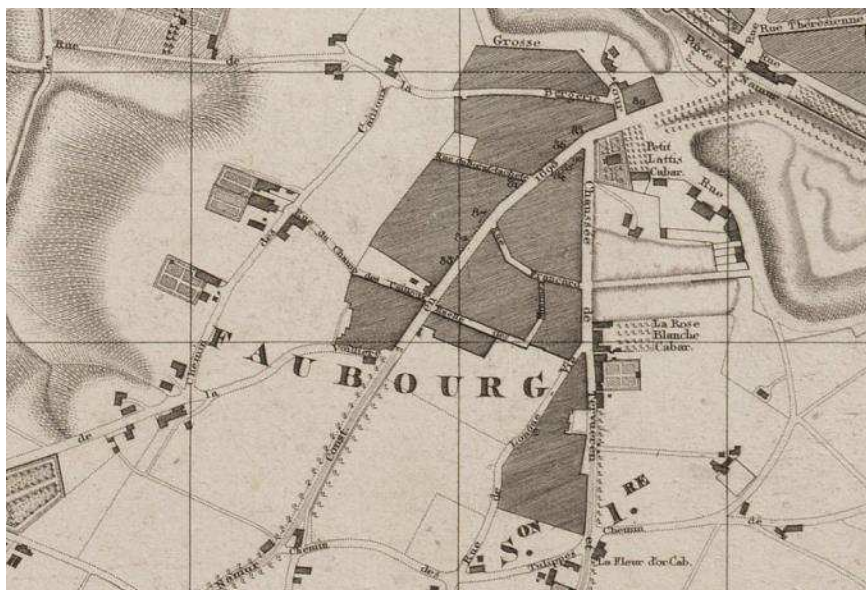
⁶ La chapelle *Saint-Jean-dans-l'Huile* (XIV^e-XIX^e siècle) se situait à l'angle de la rue de la Croix et de la chaussée d'Ixelles. Voir GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *et al.*, *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles : 15 Ixelles*, Bruxelles, 2005, p. 47.

⁷ Le moulin en bois (XVII^e-XVIII^e siècle) se situait sur le *Graanveld*, entre l'actuelle rue du Prince Royal, la rue Keyenveld, la rue du Berger et la chaussée d'Ixelles. Voir GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *op. cit.*, 2005, pp. 46-47.

⁸ Même démantelées, les enceintes restent encore perceptibles dans le paysage urbain puisque l'ancienne rue du Bastion (aujourd'hui disparue), la rue du Champ de Mars, la rue de Stassart et la butte entre l'avenue de la Toison d'Or et la rue Capitaine Crespel en épousent le tracé.

⁹ La Petite rue Francart disparaît en 1899, lors du réaménagement urbanistique du quartier Saint-Boniface.





La zone urbanisée autour de la Porte de Namur. Détail du *Plan-routier de la ville de Bruxelles et ses environs...* par G. Jacowick, 1812 (© KBR, Cartes et plans).

En 1800, sous le Régime français, Ixelles est érigée en municipalité. Dans l'ancien faubourg s'installent peu à peu des populations issues des campagnes environnantes, en quête de travail et de logements bon marché : vers 1812, les environs de la Porte de Namur sont presque entièrement bâtis. Il faut encore attendre 1823 pour que s'ouvre, à l'emplacement de la seconde enceinte, le boulevard de ceinture reliant la Porte de Namur à la Porte de Hal, suivant les plans de l'ingénieur-architecte Jean-Baptiste Vifquain (1818).

Le long des principaux axes de circulation l'aristocratie bruxelloise se fait construire, au cours du XVIII^e mais surtout du XIX^e siècle, des maisons de campagne entourées de grands jardins¹⁰. De ces villas ne subsistent aujourd'hui que celle à l'angle de l'avenue de la Toison d'Or (n^{os} 30-38 et 39) et de la rue Capitaine Crespel n^{os} 1-1a¹¹, l'ancienne maison de L. Wauters sise rue Souveraine n^o 55 (1856), le domaine Solvay rue des Champs-Élysées n^o 43 (seconde moitié du XIX^e siècle), la Maison Kerckx construite le long de la chaussée d'Ixelles n^o 187 (1841) et le Pavillon Malibran (1833), place F. Cocq (actuelle maison communale).

Chaussée d'Ixelles 187. Ancienne maison de campagne, 1841 (Françoise Waltéry © SPRB-GOB, 2011).



¹⁰ Le long de la chaussée d'Ixelles se trouvaient aussi les maisons de campagne, démolies depuis, des familles Vander Straeten (n^o 211-213) et Lybaert (n^o 227), du vicomte du Toict (à l'angle de la rue du Viaduc) et de la famille Anoul-Van Elewijck (à l'angle de la rue de l'Ermitage).

¹¹ En raison des nombreuses modifications, le style de l'ancienne maison de campagne est plutôt éclectique.





Maison communale d'Ixelles, juste après les travaux d'embellissement de 1909 (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

Vers 1850, sous le premier mayorat d'Eugène F. Charles Vanderstraeten¹², l'ancien faubourg de la Porte de Namur s'est développé de manière spontanée. La très ancienne rue Longue Vie (un ancien chemin redressé en 1846), la rue Ernest Solvay (1800) et la rue de la Paix (1831) ont été progressivement aménagées, sans véritable plan directeur. La commune s'est dotée d'un service incendie et d'un « Conseil de Salubrité Publique » (1846), d'un réseau d'égouts (1845-1853), de l'éclairage au gaz (1845). La distribution d'eau potable s'est généralisée et l'instruction publique a été organisée (1845).



Le faubourg de la Porte de Namur. Ph. Vandermaelen, *Atlas cadastral du royaume de Belgique – Plan parcellaire de la commune d'Ixelles avec les mutations jusqu'en 1836* (détail) (photo A. Guillaume © SPRB-GOB).

¹² Fils de Charles Vanderstraeten (1771-1834), qui était l'architecte de Guillaume d'Orange, l'ingénieur-urbaniste Eugène F. Charles Vanderstraeten (1802-1868) exerce ses talents en tant qu'inspecteur-voyer des faubourgs de Bruxelles de 1838 à 1854. À ce titre, il dresse le premier *Plan général d'alignement et de nivellement des faubourgs de Bruxelles* publié en 1846. Il exerce le mandat de bourgmestre d'Ixelles à deux reprises : de 1846 à 1854, et de 1858 à 1861. HAUFERLIX, M., « Charles Vanderstraeten », *Mémoire d'Ixelles – Bulletin du Cercle d'Histoire locale d'Ixelles*, 18, Ixelles, 1985, s.p.



L'accroissement de la population est tel que, dès les années 1840, la construction d'un lieu de culte s'impose. Le conseil de fabrique d'église Saint-Boniface fait l'acquisition d'un terrain le long de la rue de la Paix et achète la maison contiguë afin d'y installer le presbytère (n° 21). Les plans de l'église¹³, construite entre 1846 et 1849, sont confiés à l'architecte Joseph Jonas Dumont, connu pour ses nombreuses restaurations d'églises gothiques en Belgique.

En 1860, l'octroi est aboli et les pavillons de la Porte de Namur perdent leur affectation. La Ville de Bruxelles décide de les déplacer à l'entrée du bois de La Cambre, où ils se trouvent encore aujourd'hui. En lieu et place des pavillons on érige, en 1867, une fontaine monumentale conçue par Henri Beyaert en hommage à Charles de Brouckère, bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860 (déplacée en 1955 square J. Palfyn au Heysel).

2. Le Quartier Léopold et l'urbanisation au nord de la chaussée de Wavre

Les terrains situés au nord de la chaussée de Wavre sont longtemps épargnés par l'urbanisation ; à l'exception d'une villa et de deux métairies, on ne trouvait jusqu'à la guinguette *La Rose Blanche* que des jardins et des sablonnières. La rue de Naples est ouverte dès 1794 mais demeure inachevée. Elle ne se développe véritablement qu'en 1841 avec la construction du Quartier Léopold, première extension territoriale de Bruxelles au-delà de l'ancienne barrière d'octroi. Construit à l'initiative d'une société de promotion immobilière, la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de Bruxelles¹⁴, le quartier est aménagé selon un plan général approuvé par l'arrêté royal du 01.10.1838 (architecte Tilman-François Suys).

L'urbanisation vers la rue du Champ de Mars s'amorce avec le percement de la rue d'Edimbourg vers 1820, dans la prolongation de la rue Francart (1792). La rue est percée sur l'Esplanade, un terrain vague utilisé comme plaine des manœuvres jusqu'à ce que la construction des boulevards de la petite ceinture y rendent les manœuvres d'artillerie impossibles. La première partie de la rue du Trône, entre l'avenue Marnix et la chaussée de Wavre, est tracée dans le cadre du plan général de 1838 (T. F. Suys).

À la même époque, l'urbanisation se poursuit sur les terrains entourant la place de Londres avec le percement des rues de Dublin, d'Alsace-Lorraine et René Dubreucq, soit une série de voies parallèles à la chaussée de Wavre qui permettent de rejoindre la zone du glacis de l'ancienne enceinte et la rue du Trône. Le bâti qui, dans ce secteur,



L'église Saint-Boniface (1847) est aujourd'hui l'un des exemples les plus importants de l'architecture néogothique à Bruxelles (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

¹³ L'église est ouverte au culte le 01.04.1849 mais il faudra attendre 1857 pour que soient achevées la façade et la tour. Elle est agrandie par Louis De Curte en 1885.

¹⁴ Elle avait acheté en 1837 plusieurs hectares de terrain entre la Porte de Louvain et la Porte de Namur afin de les lotir.



s'érige dès les années 1830 aligne de sobres maisons d'habitation de style néoclassique qui, par la similitude de leur élévation, conféraient alors à l'ensemble des rues une grande unité architecturale (comme rue d'Alsace-Lorraine n° 30 à n° 44 et n° 15 à n° 33), affectée depuis par diverses transformations (telles que l'aménagement de rez-de-chaussée en commerce).

En 1851¹⁵, la Ville de Bruxelles annexe à son territoire le terrain de l'ancienne Esplanade : la limite territoriale entre Bruxelles et Ixelles se voit dès lors fixée dans la longueur des rues du Champ de Mars et de l'Esplanade. En 1853, Bruxelles annexe une grande partie du Quartier Léopold ; seule la partie sud reste en territoire ixellois, avec la place du Luxembourg et la gare mise en service en 1854 sur la ligne Bruxelles-Luxembourg¹⁶ (architecte Gustave Saintenoy, 1855).

Le quartier Léopold attire une population aristocratique et bourgeoise. Il se lotit de belles demeures et d'hôtels de maître arborant le style néoclassique alors en vogue. Stimulée par l'aménagement de ce quartier résidentiel de prestige ainsi que par la suppression des octrois en 1860, l'urbanisation de l'ancien hameau de la Porte de Namur s'intensifie : dans les années 1860, les terrains entre la chaussée de Wavre et la rue du Trône sont entièrement bâtis (plan de P. C. Popp, 1860).

3. Au-delà de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Luxembourg : le quartier des Trois-Ponts et le quartier du Coin Perdu

Entre la rue du Trône, l'avenue de la Couronne, la chaussée de Wavre et la rue de Theux se développent, au cours du XIX^e siècle, le quartier des Trois-Ponts et le quartier du Coin perdu (ou *Verloren Hoek*). Cette zone, isolée du reste du territoire communal par la ligne ferroviaire Bruxelles-Luxembourg, bénéficie de la proximité immédiate du pittoresque Parc Léopold (Bruxelles), principalement dessiné dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en lien avec l'urbanisation naissante du Quartier Léopold. Au début du XIX^e siècle, le quartier des Trois-Ponts, situé à hauteur du lieu-dit *Wayenbergh*, entre la chaussée de Wavre, la rue du Trône et la rue Gray, est occupé par quelques maisons de campagne comme la villa néoclassique qui se dresse encore aujourd'hui chaussée de Wavre (n° 249), au sommet d'un jardin en pente¹⁷.

¹⁵ Arrêté royal du 23.08.1851.

¹⁶ Pour permettre la construction de la ligne de chemin de fer on assèche le Dambeek, un affluent du Maelbeek qui alimentait plusieurs étangs entre les actuelles rues de Theux et du Viaduc – la toponymie de certaines rues du quartier en évoque aujourd'hui le souvenir.

¹⁷ Elle est connue pour être l'ancienne maison de campagne nommée *L'Ermitage* de Jean-Jacques Coché-Mommens, qui l'avait lui-même achetée au comte Carton de Winnezeel (DEMEULDRE-COCHÉ, H., « Christophe Windisch, maître porcelainier auquel la porcelaine de Bruxelles doit son efflorescence au XIX^e siècle », *Le Folklore Brabançon*, 211, 1976, p. 285). Éditeur du *Courrier des Pays-Bas* sous le régime hollandais, passé à l'opposition par la suite et ayant participé à la Révolution, J.-J. Coché-Mommens lia





Dès le milieu des années 1860, la Commune d'Ixelles s'intéresse à l'aménagement urbanistique de cette zone vallonnée qui doit lui assurer une meilleure communication avec la commune d'Etterbeek. C'est ainsi qu'est créée en 1860 la rue Vautier partiellement inscrite sur le tracé d'un ancien sentier dénommé *Brusselsveld* et dont le premier tronçon faisait anciennement partie de la rue Maelbeek (disparue)¹⁸. Trois ans plus tard c'est au tour de la rue Wiertz – dont le tronçon entre les rues Montoyer et Vautier avait été ouvert dans le cadre du plan d'aménagement du Quartier Léopold (1838) – d'être prolongée jusqu'à la chaussée de Wavre. À la même période, la rue de Limauge et la rue Vandebroek sont toutes deux ouvertes en vertu de l'arrêté royal du 27.07.1866.

Entre la chaussée de Wavre et la rue Gray, la rue Wayenberg qui figure déjà, à l'état embryonnaire, sur le plan de P. C. Popp (*ca* 1860), est ouverte en 1876 jusqu'à la rue du Sceptre (1862), puis élargie et prolongée jusqu'à la rue Gray selon un plan d'aménagement fixé par arrêté royal en 1890.

Sorte de trait d'union entre la chaussée de Wavre et le Parc Léopold, la rue Jenner (1871) reprend le tracé d'un chemin qui reliait autrefois la chaussée de Wavre à la rue du Maelbeek (disparue) et débouchait sur le domaine de l'ancien couvent des Dames Rédemptoristes où se dresse aujourd'hui le Musée des Sciences naturelles (Bruxelles).

La proximité de l'aristocratique Quartier Léopold favorise la construction, le long des nouvelles artères, de maisons principalement de caractère bourgeois, de style néoclassique et éclectique, comme celles que se fait construire Émile Franchomme dans sa propriété, le long du côté pair de la rue Vautier (n° 2 à n° 32). Au bout de cette rue se dresse, au centre d'un grand jardin, l'ancien atelier de l'artiste Antoine Wiertz

↑ Chaussée de Wavre 203-205. Église et couvent des Pères du Saint-Sacrement (1874-1884), construits à hauteur de la rue du Viaduc par une congrégation fondée à Paris en 1856 par le père P.-J. Eymard (photo 2010).

↖ Chaussée de Wavre 249. La maison de campagne néoclassique est acquise en 1886 par l'Œuvre du Calvaire qui l'agrandit d'une conciergerie (1889), d'un hôpital et d'une chapelle conventuelle de style néogothique (1890). L'institution perdure tout au long du XX^e siècle. Elle s'agrandit d'un bâtiment moderniste rue Wayenberg n° 9 (architecte G. Pepermans). Le site est aujourd'hui occupé par l'Institut libre Marie Haps (photo 2010).

également son nom à la création de la manufacture de porcelaine dont les bâtiments existent toujours au n° 143 de la chaussée de Wavre.

¹⁸ Le côté impair de la rue Vautier est concédé à la Ville de Bruxelles en 1913.



(1806-1865), dont la construction fut financée par l'État belge en 1850-1853, en échange d'une série d'œuvres peintes¹⁹ (Musée Wiertz, n° 62).



Rue Vautier 8 à 18. Maisons conçues pour É. Franchomme, 1881 (photo 2012).

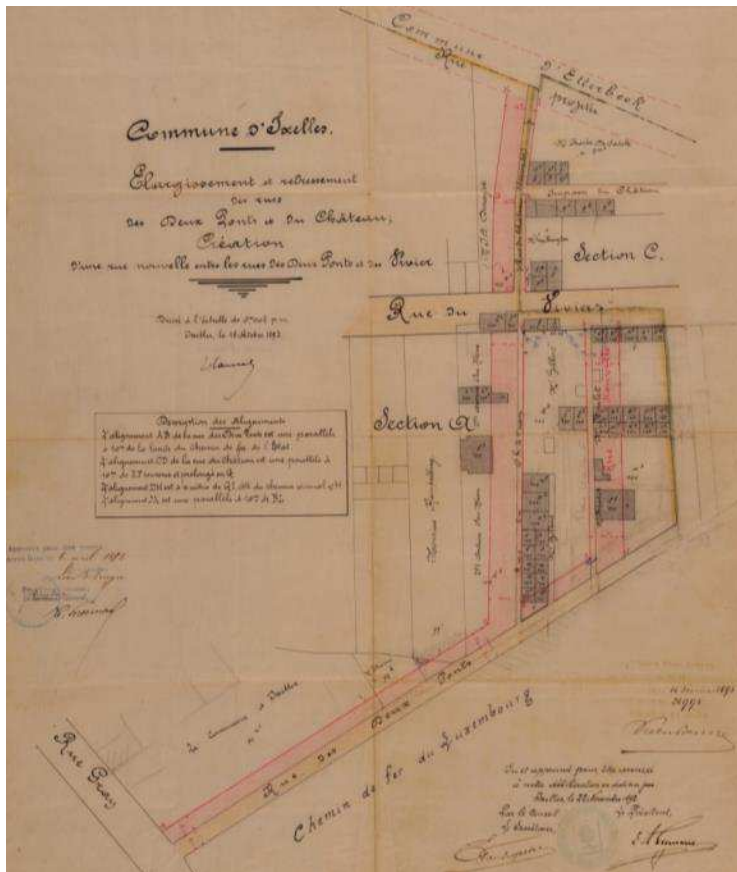
Sur les terrains peu coûteux situés à proximité de la ligne du chemin de fer s'installent des ateliers et des bâtiments industriels (rue Wiertz, rue du Sceptre). Parmi eux le vaste complexe de la Brasserie Léopold (ancienne Brasserie Saint-Hubert), installé rue Vautier en 1860 suite à l'assèchement du Grand Étang, et démoli à la fin des années 1980 dans le cadre de l'aménagement de l'Espace Léopold, entre l'ancienne gare Léopold (1855) et le Parc Léopold (territoire de Bruxelles-Ville).

Au début des années 1890, la Commune s'attèle à l'assainissement du quartier du Coin Perdu, jusqu'alors formé par un enchevêtrement de ruelles, d'impasses et de bataillons carrés (impasse du Château, Carré du Vivier, Carré des Deux Ponts) habités par des artisans et des ouvriers. Les carrés sont détruits en raison de leur insalubrité et les anciens chemins comme la rue du Château (1861), la rue des Deux Ponts et le *Zwaenenberg* (actuelles rues du Gerموir, du Château, du Vivier et du Brochet) sont redressés et élargis. La rue de Theux (dont le bas faisait à l'origine partie du *Verlorenhoekpad*) s'aménage en trois fois : ouverte en 1890 jusqu'à la rue du Brochet dans le cadre du plan d'ensemble du quartier, elle est prolongée treize ans plus tard jusqu'à hauteur du croisement avec la rue du Gerموir²⁰, et reçoit son dernier tronçon en 1908.

¹⁹ Peu avant sa mort en 1865, A. Wiertz stipule vouloir léguer l'ensemble de son œuvre à l'État belge, à condition que toutes ses toiles demeurent dans son atelier. Près d'un an plus tard, l'État exauce son souhait en faisant de son atelier un musée.

²⁰ Sur Etterbeek, l'avenue Nouvelle, l'avenue Victor Jacobs et la rue Philippe Baucq sont toutes trois ouvertes vers 1900.





Dans le cadre de l'assainissement du *Verloren Hoek*, élargissement de la rue du Château bordée d'impasses. Arrêté royal du 06.04.1893 (ACI/TP 67).

Pour pallier la pénurie de logements bon marché, suite à la démolition des impasses, la Société anonyme des habitations ouvrières d'Ixelles (précurseur de l'actuel Foyer ixellois) fait construire en 1909-1910, entre les rues du Vivier et des Deux Ponts, un ensemble de petites maisons ouvrières et de logements sociaux, distribués par la rue des Artisans (architecte Jules Tournay).



Rue des Artisans (photo 2012).



Créée en 1897, la rue de la Pêche accueille en 1904 une piscine communale (architectes Alexandre Cooreman et Jules Rau, 1904) et se voit pour l'occasion rebaptisée rue de la Natation (n^{os} 6-8, 10, 16). Construite dans la mouvance du courant hygiéniste développé à la fin du XIX^e siècle, cette piscine accompagnée de bains-douches, réservée à la population modeste du quartier, est l'un des premiers bains communaux de Bruxelles : les architectes établissent une typologie qui restera d'application jusque dans les années 1950 (avant-corps séparé du hall du bassin, galeries pour les cabines, bains-douches).



Rue de la Natation 6 à 16. La piscine communale d'Ixelles est aujourd'hui l'une des plus anciennes piscines de Belgique (photo 2007).

En 1937, les autorités communales d'Ixelles et d'Etterbeek construisent, sur base d'une convention, une école communale au n^o 126 de la rue Gray. Les plans du bâtiment, de style moderniste, sont confiés à l'architecte communal d'Ixelles Raymond Poppe.

4. L'avenue Louise (territoire de Bruxelles-Ville)

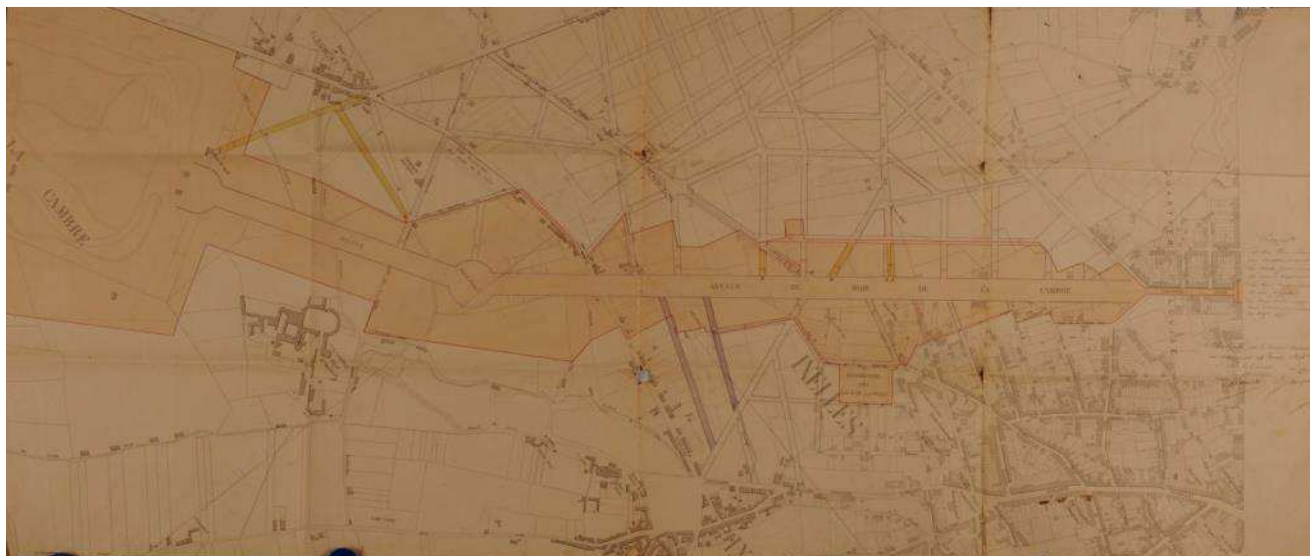
En 1844, Jean-Philippe De Joncker et Jean-Baptiste Jourdan²¹, promoteurs immobiliers, soumettent à la Ville de Bruxelles le plan d'une voie monumentale à ouvrir en direction du futur bois de La Cambre, dans la prolongation de la rue principale du « goulet Louise » (entre les actuelles places Louise et Stéphanie), qu'ils ont loti et construit dès 1840 selon un plan remanié par l'inspecteur-voyer Charles Vandestraeten²².

²¹ Les deux promoteurs bruxellois, qui espèrent valoriser leurs investissements, proposent d'établir eux-mêmes la voirie en échange d'une concession de 99 ans qui leur est octroyée par le gouvernement en 1851.

²² Le « goulet Louise » est construit dans le glacis des décombres issus de la démolition des remparts. Il se situe à la fois sur les territoires d'Ixelles et de Saint-Gilles où il est accompagné d'un petit damier formé de six îlots orthogonaux (rues De Joncker, Jourdan et Jean Stas) dont le plan d'aménagement est ratifié par l'arrêté royal du 31.08.1840.



Diverses contraintes obligent la Ville à différer la mise en œuvre du projet originel de De Joncker. Le plan de ce qui deviendra l'avenue Louise est finalement revu, approuvé par l'arrêté royal du 11.01.1859 et réalisé dans la foulée par la Ville de Bruxelles. Les travaux d'aménagement débutent en juin 1860 et, dès 1861, les premières maisons sortent de terre. En 1864, Bruxelles annexe à son territoire l'assiette et les abords de l'avenue Louise mais aussi le bois de la Cambre, vaste avancée de la forêt de Soignes aménagée en 1861-1865 en parc « à l'Anglaise » par le paysagiste Édouard Keilig.



Plan général de V. Besme indiquant l'avenue Louise et le territoire annexé par Bruxelles selon l'arrêté royal de 1864 (ACI/TP 214).

L'avenue Louise va s'imposer comme un élément essentiel du processus d'urbanisation de la commune d'Ixelles et de la structure de la voirie environnante dont elle constitue l'épine dorsale : tout le développement d'Ixelles ouest lui est postérieur (voir quartiers Tenbosch et Berkendael).

5. Le quartier Saint-Boniface : premiers essais d'un urbanisme planifié

Le développement d'Ixelles-haut, aux abords de l'ancienne Porte de Namur, se déroule de manière organique, sans intervention des autorités communales ni plan général d'alignement. Les maisons sont occupées par une population ouvrière modeste, vivant dans des conditions d'hygiène précaires, dans des ruelles au tracé irrégulier. Cette situation préoccupe les autorités communales qui se pencheront à plusieurs reprises sur l'assainissement du quartier et sa réorganisation urbanistique. En 1860, sous le second mayorat de Charles Vanderstraeten, est dressé un premier plan d'aménagement organisé en fonction de la mise en valeur de l'église Saint-Boniface (1846-1849). Le plan prévoit en effet d'en dégager les abords par la création d'une petite place faisant office de parvis, et de la

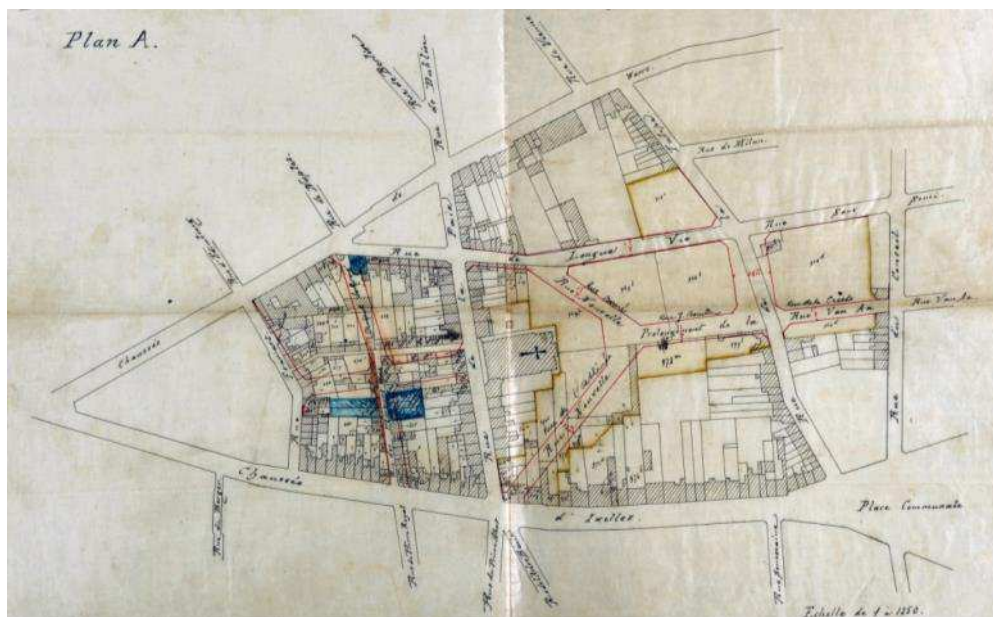


doter d'une véritable perspective grâce au déplacement et à l'élargissement de la Petite rue Francart (1792). Divers autres travaux de voiries sont projetés, dont l'élargissement et la prolongation de la rue E. Solvay (alors rue des Mineurs) vers la chaussée de Wavre afin d'améliorer la communication de cette dernière avec la chaussée d'Ixelles. Ces travaux d'assainissement et d'embellissements sont en outre, pour la Commune, l'opportunité de faciliter la circulation entre le Quartier Léopold (1838) et l'avenue Louise dont les travaux d'aménagement ont alors débuté. C'est d'ailleurs avec cet objectif que les autorités communales avaient déjà décidé, dès 1856, de prolonger la rue de la Paix vers la chaussée de Wavre, la mettant en communication avec la rue de Dublin (arrêté royal du 26.12.1856). Malgré son approbation par l'arrêté royal du 31.07.1860, le plan d'aménagement n'est pas mis à exécution. La Commune échoue dans sa première tentative d'urbanisation et le projet est enterré pendant une dizaine d'années.

Il faut attendre le milieu des années 1870 pour que, pressées par les demandes incessantes des riverains d'assainir le quartier, et confrontées à d'importants problèmes de communication, les autorités communales s'engagent à exécuter les travaux publics promis.

En 1875, la Commune élabore un nouveau plan qui n'est que la copie, légèrement modifiée, du plan projeté en 1860. Dressé par le directeur des travaux de la commune, l'architecte Louis Coenraets, le *Plan d'ensemble pour l'ouverture, le prolongement et l'élargissement des rues aux abords de l'église St-Boniface, partie comprise entre la rue Franquart, la chaussée de Wavre, la rue du Conseil et la chaussée d'Ixelles* est arrêté le 10.05.1876. Afin d'accroître les chances de réussite de l'entreprise et de valoriser de manière optimale les terrains à vendre, la Commune fait ajouter au plan une école moyenne, à l'angle des rues Longue Vie et de la Tulipe, ainsi qu'un marché couvert, à l'angle des rues Sans Souci et de la Tulipe.

Malgré de grands travaux, le noyau historique transparait toujours : les rues créées se résument à des ramifications de voies existantes tandis que les ruelles anciennes sont redressées et élargies (arrêté royal du 10.05.1876 ; ACI/TP 28).



Pour mener à bien sa politique d'urbanisme, la Commune acquiert les terrains nécessaires aux rues projetées par le biais de l'expropriation. Une fois les rues ouvertes, les excédents de terrains sont mis à la vente comme parcelles à bâtir par le biais d'un plan de lotissement (annexé à l'arrêté de 1876)²³.



La rue Saint-Boniface, au début du XX^e siècle, bordée de ses immeubles de commerce Art nouveau (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

Les travaux de voirie débutent à partir des années 1880 dans la zone agricole qui s'étend au-delà de la rue de la Paix, à l'est de l'église. Seul l'ancien *chemin des Tulipes*, qui existait déjà en 1810, a été aménagé en rue dès 1844 mais grâce à l'initiative d'un propriétaire foncier²⁴.

Les rues de l'Athénée et Bouré sont ouvertes en oblique au départ de la chaussée d'Ixelles et de la rue Longue Vie pour se rejoindre à hauteur de la rue Jules Bouillon, percée quant à elle dans l'axe du nouveau chœur de l'église Saint-Boniface. À la même époque la rue Anoul naît d'une initiative privée²⁵.

Les réaménagements prévus dans la zone déjà urbanisée – entre la Porte de Namur et la rue de la Paix – tardent plusieurs années encore, en raison notamment des coûts élevés qu'entraînent les expropriations. Le plan

²³ Les frais engendrés par l'acquisition des terrains et les travaux de voiries soulèvent de nombreuses discussions au sein du conseil communal qui opte finalement pour le lancement d'une adjudication publique. Celle-ci ne donnant aucun résultat, la Commune décide de supporter elle-même les frais de cette lourde opération. Mais la crise qui s'installe de 1876 à 1890 met à mal la vente des terrains à bâtir. Cette crise, combinée à une mauvaise gestion des affaires communales, rend la situation désastreuse pour les finances de la Commune d'Ixelles obligée de contracter deux emprunts.

²⁴ Le 26.07.1844, Madame Cans obtient du Conseil communal l'autorisation d'ouvrir plusieurs rues sur ses propriétés qui s'étendent entre la rue du Viaduc (alors rue de la Croix) et ce qui deviendra la rue de la Tulipe (*Plan d'ensemble des rues du Collège, Sans-Souci, de la Tulipe, de Venise et du Viaduc*, arrêté royal du 04.11.1844).

²⁵ Bien que le projet d'ouverture de cette rue soit initialement celui de la famille Anoul, il ne sera réellement mis à exécution dans le cadre du plan d'ensemble mis en œuvre par la Commune, arrêté en 1877.



subit, dans un souci d'économie, plusieurs modifications avant de connaître son stade définitif en 1897 (arrêté royal du 16.12.1897). Sont alors lancés les travaux d'achèvement du quartier avec l'aménagement du parvis de l'église et l'élargissement de la rue Saint-Boniface (arrêté royal du 05.02.1898), ainsi que celui de la rue Ernest Solvay, cette dernière assurant la communication avec l'avenue Louise via la rue du Prince Royal.

En 1900, les travaux de voiries sont achevés et le quartier est presque entièrement bâti. Le marché couvert (démoli) s'érige en 1876-1879 grâce à une adjudication publique (architecte Edmond Legraive)²⁶ et imprime d'emblée au quartier une vocation commerciale²⁷.



Rue de la Tulipe. Halles d'Ixelles (démolies), s.d. (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

L'école initialement prévue en face des halles trouve quant à elle un terrain plus approprié que celui initialement prévu, entre les actuelles rues J. Bouillon, de l'Athénée et la chaussée d'Ixelles. Conçu entre 1883 et 1885 par l'architecte communal Louis Coenraets, cet établissement

²⁶ Archives Communales d'Ixelles/Travaux Publics 71, farde n° 267 « Halles d'Ixelles » ; LEGRAIVE, E., « Halles d'Ixelles », *L'Émulation*, 1881, col. 24, pl. 21-28. Deux projets avaient déjà été précédemment examinés, l'un en 1871 (arch. I. Alleweireldt), l'autre en 1872 (voir DEWEZ, M.-A., *L'urbanisation du quartier Saint-Boniface* (Mémoire de licence en histoire contemporaine), UCL, Louvain-la-Neuve, 1982-1983, p. 48). Le marché couvert ne rencontre pas le succès attendu, très peu d'échoppes trouvant un locataire. La revente à perte des terrains à bâtir sur les côtés latéraux des halles aggrave l'échec de l'opération. Désaffectées en 1936, les halles sont finalement démolies. Depuis les années 1970, des tours de logements sociaux occupent leur emplacement.

²⁷ Vocation que confirmera la Commune en lançant, en 1896, un concours d'aménagement de devantures commerciales ; voir : « Concours de façades du quartier Saint Boniface à Ixelles », *L'Émulation*, 1, 1899, col. 13-14. Deux ans plus tard, en 1898, la Commune organise un concours de façades pour immeubles associant habitation et exploitation commerciale. Elle espère ainsi vendre au plus vite les parcelles dont elle est propriétaire, tout en incitant les futurs propriétaires à la construction de bâtiments de qualité. Si des prix sont attribués, le concours ne débouche sur aucune réalisation car les architectes participants n'ont pas l'obligation de construire.



d'inspiration néoclassique est un remarquable exemple d'architecture scolaire fonctionnelle (Athénée royal d'Ixelles, rue de l'Athénée n° 17)²⁸.

Aux abords de l'église Saint-Boniface, la population ouvrière de l'ancien faubourg a progressivement été remplacée par la petite bourgeoisie, notamment composée de commerçants. Elle se fait construire des maisons et des immeubles de rapport essentiellement de style néoclassique, comme on en trouve aux abords de la rue Longue Vie où ils forment de belles enfilades (comme du n° 43 au n° 57), le long de la rue de la Tulipe ou de la rue de la Paix, bien qu'ici l'homogénéité originelle des alignements est devenue difficilement perceptible en raison de diverses transformations. À ce bâti se mêle le très bel ensemble Art nouveau érigé vers 1900 rue Saint-Boniface et rue Ernest Solvay par l'architecte Ernest Blerot, ou encore la maison personnelle de l'architecte Victor Taelemans rue Ernest Solvay n° 32 (1904).



↙ À l'angle des rues Ernest Solvay et Saint-Boniface, l'ensemble d'E. Blerot (photo 2010).

↓ Rue Ernest Solvay 32. Maison personnelle de l'architecte V. Taelemans, 1903 (photo 2009).



Jouissant d'une position stratégique à proximité des boulevards, entre les chaussées d'Ixelles et de Wavre, le quartier Saint-Boniface regroupe également des ateliers et quelques-unes des grandes industries d'Ixelles au XIX^e siècle. Parmi elles, la *Manufacture Royale de pianos François Berden et Cie*, construite rue Keyenveld (n^{os} 40-42 et 44) dans les années 1860-1870 et qui est alors l'une des plus importantes fabriques de pianos de Belgique²⁹. Citons également la fameuse fabrique de porcelaines

²⁸ ACI/TP 32, farde n° 172 *Athénée royal d'Ixelles*. Il abrite aujourd'hui une section du Conservatoire royal de Musique de Bruxelles.

²⁹ En 1903, les bâtiments industriels sont intégrés dans l'ensemble de la *Confiserie – Chocolaterie Thierry Antoine*, créée en 1850 et qui déposera son bilan un siècle plus tard. Malgré le changement de fonction, la fabrique demeure un témoin d'architecture industrielle.



Vermeren-Coché, fondée en 1815 chaussée de Wavre (n° 143) et dont l'imposante façade fait toujours office d'enseigne publicitaire pour les produits réalisés par la fabrique (architecte Maurice Bisschops)³⁰.

L'installation de cette petite bourgeoisie contribue à l'essor commercial du quartier qui, de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle, devient l'un des lieux culturels attractifs de la capitale, notamment avec ses magasins de luxe ainsi que, Porte de Namur, ses grands cafés (*L'Élite* ou *L'Horloge* : démolis) et ses salles de spectacle dont le célèbre théâtre Molière (démoli) inauguré en 1867 par son fondateur, l'acteur français Gil Naza.



↙ Rue du Trône 65. Devanture commerciale de style Art nouveau, 1906 (photo 2010).

↙↘ La Porte de Namur et la fontaine De Brouckère. À l'arrière, l'ancien *Café L'Horloge* (démoli) (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

↓ Chaussée de Wavre 141-143. Ancienne fabrique de porcelaine Vermeren-Coché, 1905 (photo 2010).



³⁰ Les anciens bâtiments industriels ont été démolis dans les années 1950 mais l'espace de vente et la salle d'exposition (1870) sont toujours là. À l'intérieur, on peut encore admirer les panneaux en céramique vernie de l'artiste Isidore De Rudder.



6. Le quartier de l'avenue de la Toison d'Or

Après l'aménagement des boulevards de la petite ceinture entamé en 1819, celui de la future avenue de la Toison d'Or, de la place Stéphanie et du début de l'avenue Louise sont achevés selon le plan d'alignement et de nivellement du premier quartier Louise dressé par l'inspecteur-voyer Charles Vanderstraeten (1840)³¹. À partir de 1850, l'avenue de la Toison d'Or est transformée en promenade plantée de plusieurs rangées d'arbres. Peu après l'installation du couvent des Carmélites en 1861 (n° 44-45, architecte Menge³²) débute l'édification de luxueux hôtels particuliers (tel le n° 22-22A, par l'architecte Henri Maquet).

Dans la zone délimitée par l'avenue de la Toison d'Or, la chaussée d'Ixelles, la rue de la Croix et l'avenue Louise, l'urbanisation se déroule principalement dans la première moitié du XIX^e siècle. La plupart des artères résultent de l'aménagement de chemins anciens comme les rues de Stassart, Keyenveld, du Berger, la rue des Champs Élysées³³, les rues de la Croix et de l'Arbre Bénit. Ces deux dernières rues mènent à l'emplacement d'un vieux tilleul, situé au croisement des actuelles rues Defacqz et Veydt, auquel on attribue des vertus curatives³⁴.

Le premier tronçon de la rue Mercelis (entre la chaussée d'Ixelles et la rue de l'Arbre Bénit) naît d'une initiative privée en 1836. La même année, la rue des Champs Élysées est prolongée vers la rue Mercelis. L'élargissement de la rue de l'Arbre Bénit, l'aménagement des rues Souveraine et de la Longue Haie et le prolongement de la rue Mercelis jusqu'à cette dernière sont réalisés dans le cadre du plan d'aménagement approuvé par l'arrêté royal du 23.09.1843.



Avenue de la Toison d'Or 22-22A-22B.
Architecte H. Maquet (photo 2009).

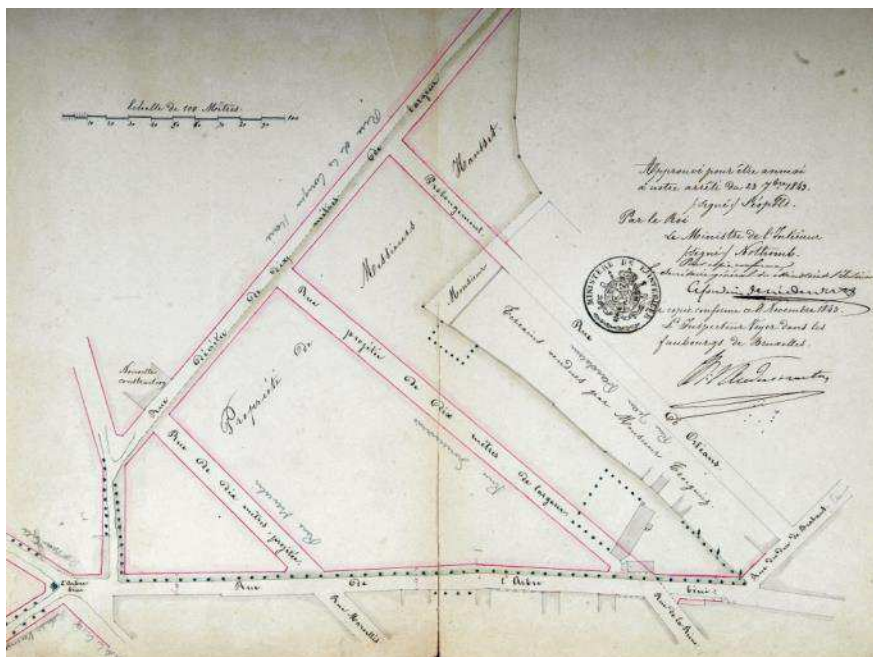
³¹ Arrêté royal du 31.08.1840.

³² Le couvent est démoli au début des années 1960 pour faire place à la Galerie Louise. Sur le toit du complexe commercial, on construisit un nouveau couvent autour d'une cour pavée (architecte Jacques Cuisinier & Serge Lebrun, 1962-1963).

³³ La rue des Champs Élysées est ensuite incluse dans les plans d'aménagement du quartier de l'Ermitage de 1863 et 1907, qui finalisent son aménagement.

³⁴ Déjà mentionné au début du XIII^e siècle sous le nom *Elterken*, le tilleul, auquel on attribuait des pouvoirs de guérison, est dénommé *Lindeken* et *Geweyden Boom* aux XVII^e et XVIII^e siècles. Chaque Mercredi des Cendres, le clergé de Sainte-Gudule se rendait à la petite chapelle que l'on avait fait construire à côté de l'arbre sacré qui fut finalement abattu en 1870 à l'occasion de l'aménagement du quartier Tenbosch, de l'autre côté de l'avenue Louise.





Plan d'ouverture des rues Souveraine et Longue Haie et de la prolongation de la rue Mercelis, arrêté royal du 23.09.1843 (ACI/TP 21).

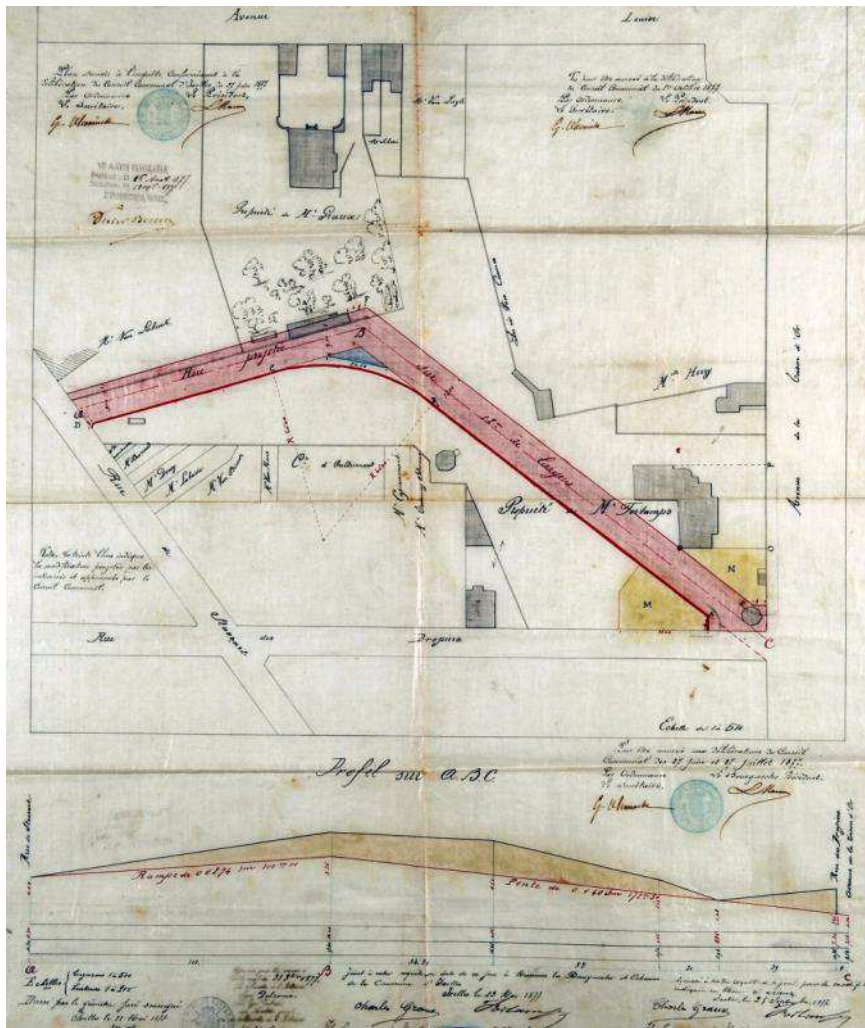
Sur un axe à peu près parallèle à ces rues sont projetées, en 1848, les rues de la Concorde, Isidore Verheyden, du Président et Jean d'Ardenne. Les rues des Chevaliers et des Drapiers sont tracées au départ de l'avenue de la Toison d'Or en 1846.

En 1861, la rue du Prince Albert est l'une des dernières à être intégrée à la voirie du quartier. Elle constitue le chaînon manquant permettant d'assurer une liaison directe entre la rue du Trône et l'avenue Louise, en traversant le quartier Saint-Boniface via la rue de la Paix. Elle ne sera inaugurée qu'en 1874.

Au début des années 1860, on procède au prolongement de la rue Souveraine (1843) et de la rue Mercelis (1836-1843) jusqu'à la nouvelle avenue Louise – jusque-là, seule la rue de la Concorde y débouchait. La rue de la Longue Haie est prolongée en direction de la rue du Beau Site en 1867.

En 1877, la rue Capitaine Crespel, la plus récente du quartier, est aménagée sur les terrains de Fortamps, Graux et Van Zeebroeck. Propriétaire d'une maison de campagne, Fortamps lotit la plus grande partie de son domaine le long de la nouvelle avenue de la Toison d'Or (n° 30-38).





Rue Capitaine Crespel, plan d'aménagement, arrêté royal du 30.01.1877 (ACI/TP 58).

La proximité immédiate des prestigieuses avenues Louise et de la Toison d'Or, ainsi que celle du Palais de Justice, appelle une population bourgeoise et aisée, qui se fait construire de grandes demeures et des hôtels particuliers dérivés du néoclassicisme pour les premiers d'entre eux, et évoluant vers le style éclectique pour les réalisations postérieures au milieu du XIX^e siècle. D'élégantes enfilades bordent ainsi plusieurs rues perpendiculaires à l'avenue Louise : les rues Capitaine Crespel, Keyenveld, de Stassart, du Président, Jean d'Ardenne, Souveraine et Mercelis.

Le caractère originellement prestigieux de l'avenue Louise se reflète dans les élégantes maisons éclectiques de Jean-Pierre Cluysenaer place Stéphanie (n^{os} 14, 16, 18 ; 1868) et plusieurs maisons mitoyennes de la rue de Stassart comme le n^o 131 (1868). On trouve également des maisons dignes d'intérêt dans la rue des Drapiers (n^{os} 31 et 40, de l'architecte A. Trappeniens, 1861 et 1874) et la seconde partie de la rue de la Concorde où elles ont été notamment conçues par des architectes de



renom tels Henri Beyaert (n^{os} 26 à 30), Émile Janlet (n^o 58) et Henri Maquet (n^{os} 55, 57 et 56)³⁵.



Parmi ce bâti privé se mêle le bâtiment scolaire néoclassique qui appartenait autrefois à l'ancien *Pensionnat de l'Arbre Bénit* (complexe scolaire des *Sœurs de Notre-Dame de l'Arbre Bénit*), à l'angle de la rue de la Croix (n^o 41) et de l'Arbre bénit (n^o 120) et, un peu plus loin, de l'autre côté de la rue de l'Arbre Bénit, la petite école néogothique dessinée en 1901 par l'architecte J. Pauwels (n^o 118).

L'urbanisation relativement rapide du Haut-Ixelles a donné naissance à un patrimoine architectural particulièrement cohérent et aujourd'hui encore très présent. Les rues et bâtiments demeurent presque intacts, sauf à hauteur de l'ancien site Solvay. Établie dans le quartier dès 1883 (architectes C. Bosmans et H. Vandeveld), l'entreprise fait construire à mesure de son développement de nouveaux bâtiments, entraînant la démolition du bâti existant. Elle finit par occuper l'entièreté du bloc délimité par les rues du Prince Albert, de l'Arbre Bénit et Keyenveld.

Des transformations urbaines plutôt radicales interviendront dans les années 1950 à hauteur des avenues Louise et de la Toison d'Or. Le caractère résidentiel de l'avenue de la Toison d'Or se mue en l'un des plus prestigieux haut-lieu commercial de Bruxelles : un pan entier de rue disparaît pour permettre la construction de la Galerie de la Toison d'Or, en liaison avec la chaussée d'Ixelles³⁶.

↑ Rue de la Concorde 56. Architecte H. Maquet (photo 2009).

↖ Rue de Stassart 124-126 – place Stéphanie 14, 16 et 18. Architecte J.-P. Cluysenaer, 1868 (Eberlin-Brunetta © SPRB-GOB, 2009).

³⁵ Voir aussi avenue de la Toison d'Or n^o 22-22a-22b.

³⁶ En 2002, l'aspect de l'avenue s'est encore modifié avec la démolition de la moitié de l'îlot du XIX^e siècle limité par l'avenue de la Toison d'Or et les rues des Chevaliers, de Stassart et des Drapiers.





Un an après le démontage de la fontaine de Brouckère en 1955, un tunnel est creusé sous la Porte de Namur et les jolies promenades des boulevards de la petite ceinture cèdent la place à des voies rapides.

En 1965, le quartier dynamique de la Porte de Namur disparaît dans le cadre du réaménagement du square du Bastion et de la démolition de la rue du Bastion. En lieu et place du théâtre Molière et d'autres attractions culturelles s'érige désormais une tour de 90 mètres, la *Tour AG* ou *Bastion Tower*. La zone située à l'arrière de ces nouveaux aménagements, vers la rue du Trône, subit également de sérieuses transformations engendrées par la construction de bureaux.

7. Le quartier de la maison communale et de l'ancien abattoir (ou quartier Van Aa)

L'urbanisation d'Ixelles-haut va se poursuivre vers l'est tout au long du XIX^e siècle. Au-delà de la rue du Conseil se développe peu à peu ce qui deviendra le quartier de l'ancien Abattoir, entre la rue du Viaduc, la rue du Trône et la rue Malibran – la chaussée d'Ixelles et la place Fernand Cocq.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, cette zone agricole est parcourue par un réseau de routes de campagne sinueuses auquel appartiennent, outre la chaussée d'Ixelles, les rues du Viaduc (qui faisait autrefois partie de la rue de la Croix ou ancienne *Hollestraat*), de Venise, du Collège et la Petite rue Malibran. Ce réseau se complète peu à peu de rues nouvelles, dont le percement est laissé à l'initiative privée. C'est tout d'abord un dénommé Goffart qui, en 1839, fait ouvrir sur ses terres la rue qui porte son nom, et relie ainsi la chaussée de Wavre à la rue du Viaduc. En 1844 c'est au tour de la veuve Cans d'obtenir l'autorisation d'ouvrir plusieurs



↑ Rue du Prince Albert 31. Bureaux de la firme Solvay, 1883 (photo 2009).

↖ Porte de Namur, peu avant les transformations des années 1950 (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).



rues sur ses terrains qui s'étendent entre les rues du Viaduc et de la Tulipe : les rues Cans, du Conseil et le premier tronçon de la Van Aa. Les anciens chemins sont élargis et reçoivent un nouvel alignement : les rues de la Tulipe, du Collège, de Venise, du Viaduc et Sans Souci (*Plan d'ensemble des rues du Collège, Sans Souci, de la Tulipe, de Venise et du Viaduc*, arrêté royal du 04.11.1844). Seule la Petite rue Malibrant conserve son tracé du XVIII^e siècle.

Entre 1844 et 1869, à l'initiative du Ministre de l'Intérieur Charles Rogier et avec le soutien de l'État, la famille Gomand fait construire sur sa propriété une cité ouvrière à l'architecture néoclassique, formée de deux carrés³⁷ séparés par un chemin rebaptisé rue de la Cité Gomand, puis rue de la Cité. Cette cité a été conçue pour répondre au mieux au bien-être des futurs occupants, l'architecte ayant reçu pour mission de concevoir un plan d'ensemble réunissant des logements décents, mais aussi des bâtiments destinés à l'accueil de services, dont une crèche-école gardienne. Fort bien conservés aujourd'hui, ces deux carrés forment l'un des plus anciens programmes de logements ouvriers de Bruxelles.

↙ Ancienne Cité Gomand (Bruxelles UrbIS © Distribution : CIRB, avenue des Arts 20, 1000 Bruxelles).

↓ Rue du Viaduc 77 à 51. Cité Gomand (photo 2011).



Par arrêté royal du 07.07.1847, la rue Goffart et la rue du Trône sont prolongées jusqu'à l'actuelle place R. Blyckaerts, créée dans la foulée. La place et le nouveau tronçon de la rue du Trône se bâtissent d'élégantes enfilades d'hôtels particuliers essentiellement de style néoclassique

³⁷ L'un est situé entre les rues du Viaduc, Sans Souci, de la Cité et Van Aa ; le second entre les rues Van Aa, de la Cité, du Collège et du Viaduc.



(n° 205, par l'architecte Marquet, 1866 ; n°s 216 et 218, par l'architecte Louis De Curte, 1868).

En août 1849, la Commune achète, chaussée d'Ixelles, la villa de Charles de Bériot et de sa célèbre épouse, Maria Malibran, afin d'y installer ses services (place Fernand Cocq n° 6)³⁸. Cette maison de campagne néoclassique, conçue en 1833 par l'architecte Charles Vanderstraeten, avait été construite à l'emplacement de la fameuse auberge *Le Tulipant*. La Commune entreprend une série de travaux dans l'ancienne villa et transforme une grande partie du parc attenant en place publique baptisée place Léopold (architecte communal G. De Man ; actuelle place Fernand Cocq). La même année, la veuve Cans fait légèrement modifier l'axe de la rue du Conseil afin d'assurer la jonction avec la rue Mercelis, de l'autre côté de la place.



Ancien Pavillon Malibran, actuelle maison communale (Françoise Waltéry © SPRB-GOB, 2011).

Au cœur de ce quartier en voie d'urbanisation, la Commune d'Ixelles se dote également d'un abattoir (rue Jean Van Volsem n° 71). Pour ce faire elle s'associe en 1850 à Madame Veuve Jeanne Pêtre-Mulder et son beau-fils, Jean Van Volsem. Dessiné par l'architecte Louis Spaak, le bâtiment est érigé sur les terrains des Van Volsem et à leurs frais. En contrepartie, la Commune leur octroie les droits d'exploitation et les trois quarts des droits d'abattage.

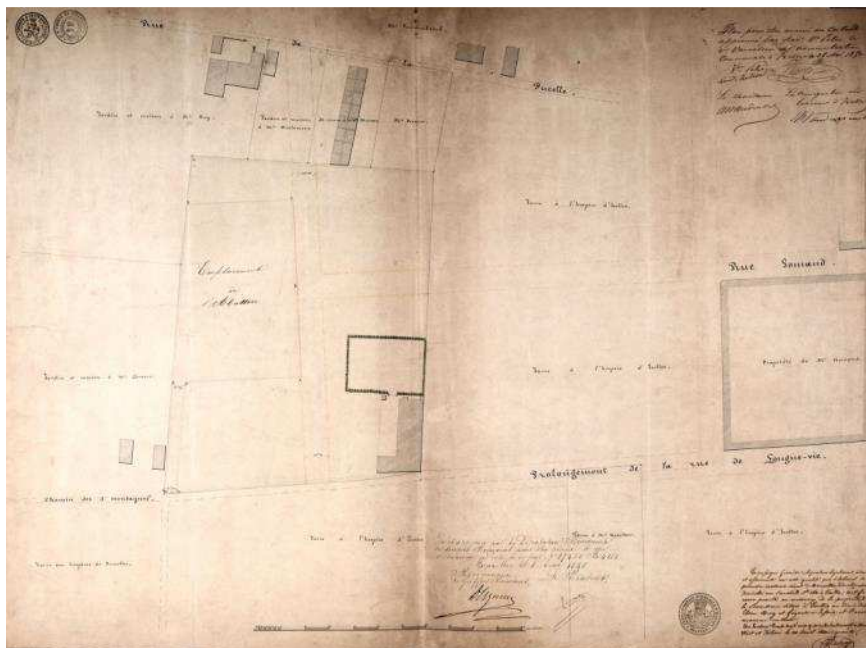
³⁸ Antérieurement située rue de Trou-aux-Chiens (actuelle rue de la Brasserie), la maison communale occupe ensuite, de 1831 à 1843, des locaux qu'elle loue au-dessus de l'auberge *Le chasseur vert* (chaussée d'Ixelles n° 79).





L'ancien abattoir communal, avec ses pavillons d'entrée démolis depuis (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

Soucieux de désenclaver son abattoir, Van Volsem fait prolonger la rue Van Aa jusqu'à celui-ci et ouvre une nouvelle voie de communication perpendiculaire à la chaussée d'Ixelles, la rue Jean Van Volsem (arrêté royal du 25.09.1850). La Commune qui, en septembre 1852, installe une boucherie dans un bâtiment sis entre les rues de la Tulipe et du Conseil, exploite l'abattoir en régie propre de 1855 à 1890. Le bâtiment ferme alors ses portes suite aux plaintes incessantes des riverains. Dès 1892, il est choisi pour accueillir le musée communal et la collection d'œuvres d'art léguée par le peintre animalier Edmond De Praetere, qui passa les quinze dernières années de sa vie à Ixelles.



Plan de la prolongation de l'ancienne rue Gomand – aujourd'hui rue Van Aa – indiquant le nouvel abattoir et la Cité Gomand, 1850 (ACI/TP 267).



C'est dans ce quartier en plein développement que la Commune choisit de construire vers 1860, avec l'aide de l'État et de la Province, la première école communale (École communale n° 1, rue Sans Souci n° 94). Les instituteurs et leurs élèves devaient se contenter jusqu'alors de locaux de fortunes³⁹. Conçu en 1858-1860 par l'architecte Rouselle, le bâtiment néoclassique reprend un concept très simple : précédé d'une cour, le plan rectangulaire est sectionné en son milieu par un double couloir distribuant, de chaque côté, quatre classes (d'un côté les filles et de l'autre les garçons). Quelques années plus tard, Ixelles fait construire dans la même rue un second établissement dont les plans (1870-1875) sont exécutés par l'architecte et directeur des Travaux publics de la commune Louis Coenraets (École communale n° 2, rue Sans Souci n° 130).

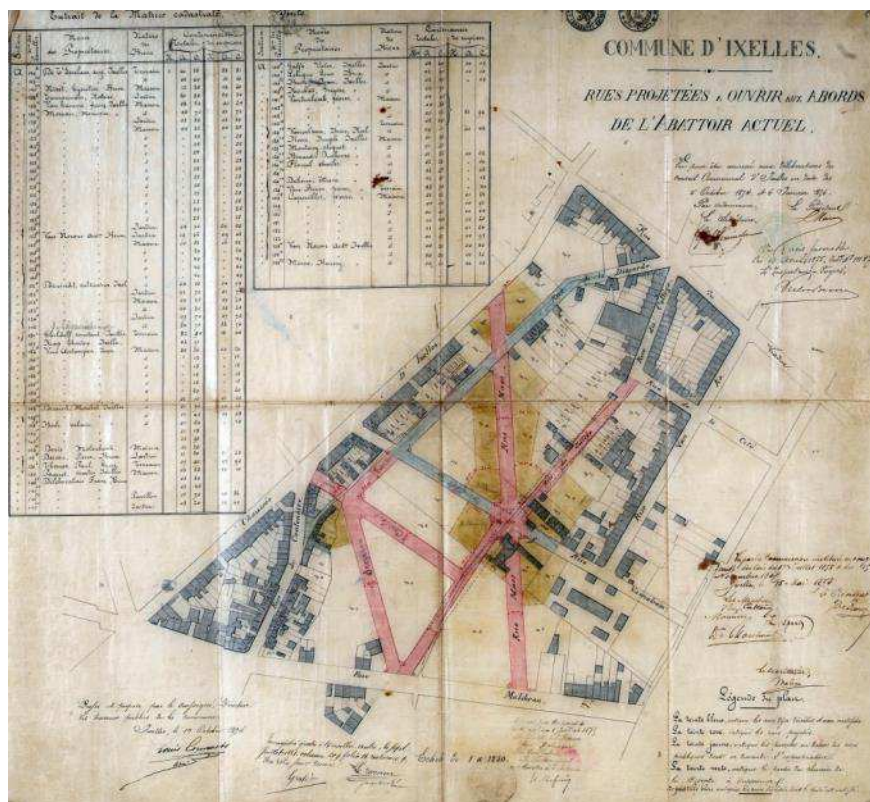


Rue Sans Souci 94. École communale n° 2, 1873 (photo 2011).

En 1854, un autre privé, Haeseleer, fait ouvrir sur ses propres terrains, entre les rues de la Tulipe et du Conseil, une rue qui portera son nom avant d'être rebaptisée rue de Milan (1856) puis Georges Auguste Lorand.

³⁹ Sous le Régime hollandais, Ixelles dispose d'une école située à proximité de la place Sainte-Croix. Devenue trop exigüe suite à l'accroissement de la population, elle est installée rue Mercelis en 1846. En 1849, deux nouvelles écoles sont créées, l'une à Boondael et l'autre dans le quartier du Bas-Ixelles. En 1857, une première école de filles est aménagée dans les bâtiments de l'ancienne boucherie communale (place Fernand Cocq). Un an plus tard, la Commune décide de la construction de l'école de la rue Sans Souci.





Plan général d'aménagement de nouvelles rues dans le quartier de l'Abattoir, 1875 (ACI/TP 75).

Aux environs de 1870, le quartier de l'ancien Abattoir est un quartier populaire qui s'est développé au gré des initiatives des propriétaires fonciers, sans plan directeur. Afin d'assainir cette zone qui accueille désormais la maison communale, mais aussi faciliter la communication avec la place Sainte-Croix récemment aménagée à hauteur des étangs, on élabore un *Plan général d'alignement et d'expropriation par zone pour l'ouverture de plusieurs voies de communication dans le quartier de l'abattoir*, fixé par arrêté royal le 08.07.1875. La nouvelle rue Maes assure désormais une communication directe avec la chaussée d'Ixelles et la rue Malibran (1864), tandis que l'on prolonge la rue du Collège jusqu'à cette dernière. Le carrefour entre les rues du Collège, Maes et Van Volsem devient la place Henri Conscience, qui n'acquiert sa forme circulaire actuelle qu'en 1883. Plus bas, à hauteur de la rue de Vergnies, les rues Scarron et du Couloir sont tracées dans le cadre du même arrêté royal. Enfin, dès 1885, la rue Kerckx assure la liaison avec la rue Maes.

Le quartier va attirer la petite bourgeoisie qui érige les nouveaux immeubles de manière quasi simultanée à l'aménagement des diverses artères. Ces immeubles forment aujourd'hui un patrimoine particulièrement cohérent et homogène dominé par le style néoclassique. Ces séries de maisons caractérisent tant les abords des rues urbanisées aux environs des années 1840-1850 comme la rue Van Aa, la rue du Collège, la rue du Viaduc ou la rue Sans Souci, que les abords des artères qui se construisent plus tardivement, comme la rue du Couloir, la rue

Chaussée d'Ixelles 257 à 229 (Françoise Waltéry © SPRB-GOB, 2011).



Maes ou la rue Scarron. Malgré de nombreuses transformations, ce bâti est en grande partie conservé aujourd'hui. Il est resté intact et homogène le long de la rue du Couloir ou de la rue Van Aa. Cette dernière, à l'instar de la rue Goffart⁴⁰, hébergeait de petits indépendants disposant de leur atelier en fond de parcelle : menuisiers, plombiers, marchands de charbon, etc. Autre témoin de cette architecture néoclassique, la remarquable enfilade de maisons de rapport située chaussée d'Ixelles n° 229 à n° 293.

⁴⁰ Jusqu'en 1987 se dressait encore rue Goffart (n° 44-50) le carré Vannot, une cité ouvrière bâtie en 1842 et constituée de 22 maisons alignées dos à dos derrière une maison en double corps de style néoclassique. On y accédait par deux impasses parallèles, dotées d'une grille à hauteur de la rue.



CHAPITRE II

À L'OUEST DE L'AVENUE LOUISE : LE DÉVELOPPEMENT DES QUARTIERS TENBOSCH ET BERKENDAEL

À l'Ouest de l'avenue Louise, la création des quartiers résidentiels de Tenbosch (1864) et Berkendael (1902) est globalement organisée par le *Plan général pour l'extension et l'embellissement de l'agglomération bruxelloise* (1863-1866), dressé par l'inspecteur-voyer Victor Besme. Ces quartiers occupent une vaste zone de forme triangulaire délimitée par l'avenue Louise, la chaussée de Charleroi et la chaussée de Waterloo (Tenbosch), ainsi que par les avenues Brugmann et Molière (Berkendael). C'est l'ouverture de l'avenue Louise, dès 1860, qui ordonne leur création.



Plan de V. Besme, *Cité du Midi* (détail), 1866 (AVB, Fonds plans 96/8).

Avant les aménagements urbains, cette zone, couverte par les sites fortement vallonnés du hameau de *Ten Bosch* et du Berkendael, est parcourue de champs, de chemins de campagne ou de sentiers qui rencontrent quelques fermes, des habitations rurales, des maisons de campagne. Plus loin, au-delà de la chaussée de Vleurgat, s'étendent le *Poortbosch* (l'ancien bois de l'abbaye de La Cambre) et la forêt domaniale de Soignes.





Chemin de Berkendael bordé de fermes, s.d. (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

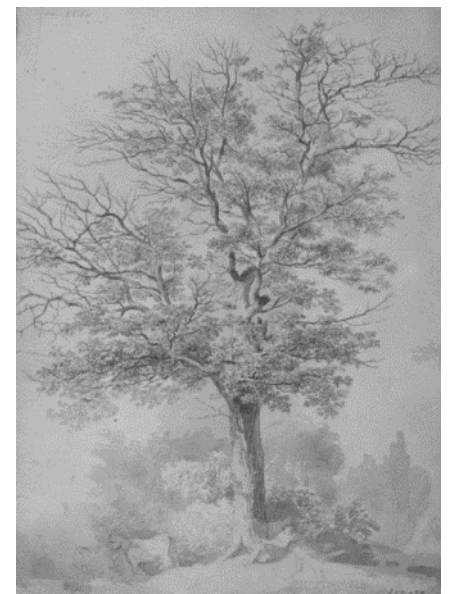
Pour urbaniser ces sites fortement vallonnés, de considérables travaux de terrassements doivent être réalisés. Ils sont bien souvent pris en charge par les propriétaires fonciers qui, une fois leurs terrains lotis, revendent les parcelles et cèdent gratuitement l'assiette de la rue à la Commune.

1. Le quartier Tenbosch

Les rues à ouvrir sur le site du vallon de Tenbosch sont tracées selon le *Plan général d'alignement pour l'ouverture des rues et places sur le territoire compris entre l'avenue du bois de la Cambre* [actuelle avenue Louise] *et les chaussées de Waterloo et de Charleroi*, dressé par Victor Besme et fixé par l'arrêté royal du 20.02.1864. Les travaux de voiries débutent rapidement à proximité du quartier Louise et entraînent, en 1870, l'abattage de l'*Arbre Bénit*, au croisement des actuelles rues Defacqz⁴¹ et Veydt.

Le quartier Tenbosch doit sa grande cohérence urbanistique à Victor Besme : des îlots carrés disposés en damier sur l'axe de la rue de Livourne d'une part (de la rue de la Bonté à la rue du Châtelain), et un tracé rayonnant depuis la place Albert Leemans d'autre part. Une fois les travaux d'infrastructure réalisés, l'édification proprement dite, laissée à l'initiative privée, s'étale entre 1875 et 1905 environ.

Dès l'origine, Victor Besme prévoit la construction d'une église catholique au cœur du futur quartier. Initialement situé au bout de la rue de la Bonté, l'édifice se voit ensuite projeté sur un terrain situé au croisement des rues du Châtelain et Armand Campenhout, terrain que

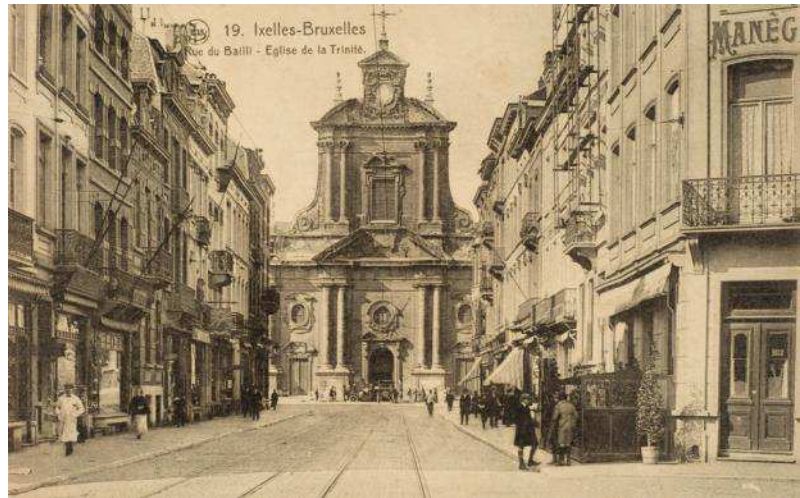
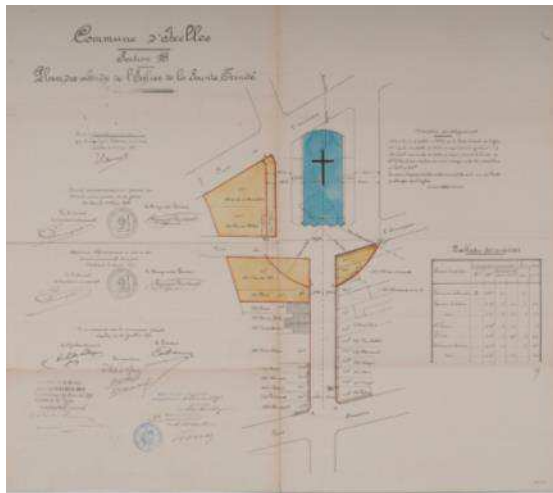


L'Arbre Bénit. Gravure, XIX^e siècle (ACI/Urb. 1952).

⁴¹ La rue Defacqz reprend approximativement le tracé d'un ancien chemin, le *Hoeyweg* (chemin des Prairies).



Désacralisée en 1896, l'ancienne église à l'angle des rues F. Merjay et de la Réforme est cédée à la communauté protestante, avant d'être finalement détruite en 1927.



↑ Église de la Trinité, début 1900 (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

↖ Plan d'aménagement du parvis de la Trinité, arrêté royal du 10.02.1897 (ACI/TP 289).

Au-delà de la rue du Châtelain, la place Albert Leemans (1873) articule trois artères importantes, les rues Washington, de Tenbosch et Américaine qui reprennent chacune le tracé d'un ancien chemin : la rue Washington, celui de la *Messierestraat* et, au-delà de la place A. Leemans, celui de la *Ruizersstraat* ; la rue Kindermans et une partie de la rue de Tenbosch sont établies sur l'assiette de l'ancien chemin *Verkeerden Haen* (Le Coq Tourné)⁴⁵ ; la rue Américaine trouve partiellement son origine dans la (*Hooge*) *Brugstraet*. Au début du XX^e siècle, le réseau de voiries se complète encore dans les environs de la rue Washington avec la création de la rue des Mélèzes et de la rue Hector Denis, telles que définies dans le cadre du plan précisant les *Modifications des alignements des pans coupés du quartier Tenbosch* (arrêté royal du 08.10.1901).

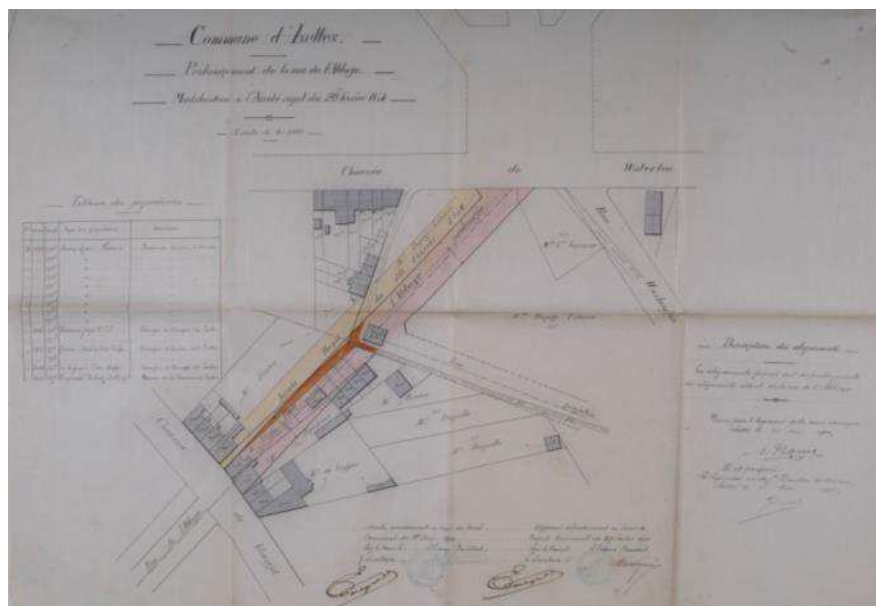
Au-delà de la chaussée de Vleurgat⁴⁶, dont le tracé quelque peu irrégulier rappelle son origine ancienne remontant au XVI^e siècle, la pointe ultime de la zone prise en compte par le plan du quartier dit *Ten Bosch* s'urbanise, elle aussi, au début des années 1870 (1872-1874) au départ d'un réseau de chemins anciens : la rue de l'Abbaye reprend le tracé du chemin pavé qui reliait l'abbaye de la Cambre à la chaussée de Vleurgat ; le premier tronçon de la rue Paul Lauters résulte de la rectification (1872) de l'ancien chemin des Vaches (*Koeystraat*) ; la rue Van Eyck suit approximativement le tracé de l'ancien sentier dit *Catullekensberg*. Le

⁴⁵ Le sentier dit du Coq Tourné doit son nom au hameau *Verkeerden Haen* dans lequel il était situé. Il reliait la chaussée de Vleurgat au hameau de Tenbosch.

⁴⁶ La chaussée de Vleurgat reliait autrefois le « bas-Ixelles », qui s'était développé autour de l'église Sainte-Croix, au hameau de *Vleurgat* à Uccle. Elle prolongeait la chaussée d'Ixelles et permettait, avec d'autres voies, les échanges commerciaux entre la ville de Bruxelles et les faubourgs. Elle fut pavée par le gouvernement autrichien en 1727, en même temps que la chaussée de Waterloo.



reste de cette zone s'urbanise un peu plus tard avec la rue Général Patton (1898) et la rue Émile Claus (1912).



Prolongement de la rue de l'Abbaye jusqu'à la chaussée de Waterloo, arrêté royal du 25.05.1900 (ACI/TP 1)

Les immeubles les plus anciens du quartier Tenbosch datent de la fin des années 1870 et se situent le long des rues adjacentes à l'avenue Louise, soit les premières à être percées (rue de Florence, rue de Livourne, rue du Châtelain, rue Paul Émile Janson). Ce bâti se compose d'hôtels particuliers et de maisons unifamiliales de standing, construits par la classe aisée séduite par l'attrait de la prestigieuse avenue Louise. Au fur et à mesure de leur érection, ces demeures bourgeoises façonnent des enfilades dominées par un éclectisme encore fortement marqué par le style néoclassique qui s'était imposé à l'architecture bruxelloise jusqu'aux environs de 1840. Elles s'en libèrent toutefois par une plus grande diversité dans la composition de façade qui s'anime d'un balcon, d'une logette, d'une décoration de pierre blanche ou bleue aux détails soigneusement sculptés.

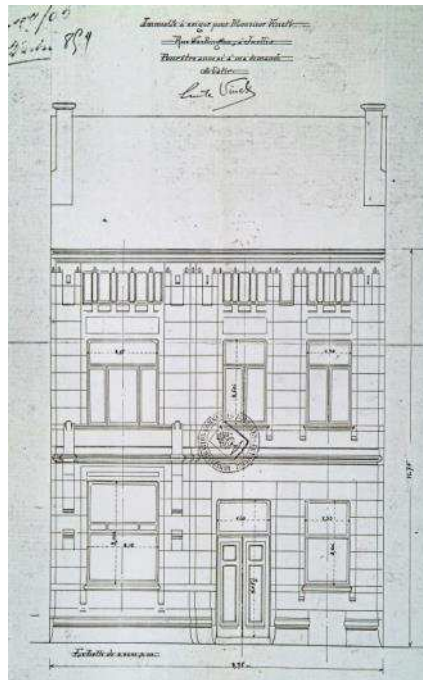
↙ Rue du Châtelain, bordée d'enfilades homogènes d'immeubles éclectiques (photo 2005).

↓ Rue Paul Émile Janson, enfilade due aux frères Carsoel, 1900-1903 (photo 2008).



Si de très beaux exemples bordent la rue de Florence (1870-1876), la rue de Livourne (1870-1890), la rue du Châtelain (dès 1870) ou la rue Faider (1885-1900), les plus parfaites illustrations de cette architecture néoclassique tardif se situent rue Paul Émile Janson. Entre les rues de Livourne et Faider, l'artère est bordée d'enfilades d'immeubles dont l'unité d'ensemble est visuellement très forte, tant par l'ordonnance régulière des façades (quasi toutes de même type) que par l'utilisation de matériaux identiques⁴⁷.

Victor Horta et Paul Hankar réalisent leurs œuvres manifestes dans la zone du quartier Tenbosch où, par la suite, ils travailleront encore à plusieurs reprises. À deux pas de sa maison personnelle, Hankar construit les hôtels particuliers mitoyens d'Albert Ciamberlani et René Janssens (rue Defacqz n^{os} 48 et 50) tandis que Horta dessine les plans de deux habitations, l'une pour l'écrivain et critique d'art Sander Pierron (rue de l'Aqueduc n^o 157), l'autre pour son ami Émile Vinck (rue Washington n^o 85).



↑ Rue Paul Lauters 47. Architecte Fr. Albert, 1901 (photo 2005).

↖ Rue Washington 85. Architecte V. Horta, 1906 (ACI/Urb. 314-85).

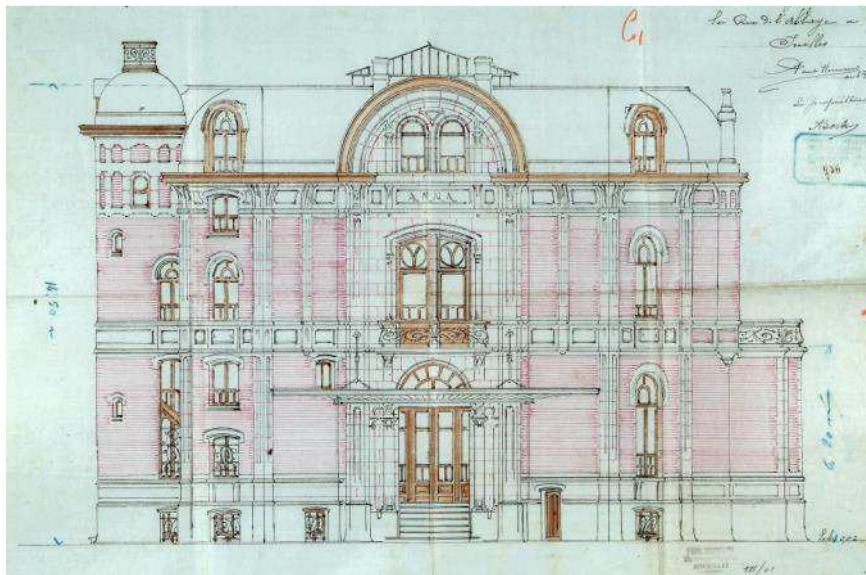
↖↖ Rue Defacqz 50. Hôtel R. Janssens, façade avant la surhausse de 1904 (*La Cité*, juin 1923, s.p.).

Le quartier Tenbosch est également émaillé de maisons qui résultent de la popularisation, au début du XX^e siècle, du style Art nouveau, décliné par quantité d'architectes qui l'adaptent selon les goûts et les moyens financiers de leurs clients. Ces maisons sont signées par Ernest Blerot (rue Washington n^o 50 et rue du Châtelain n^o 29), Léon Delune (rue du

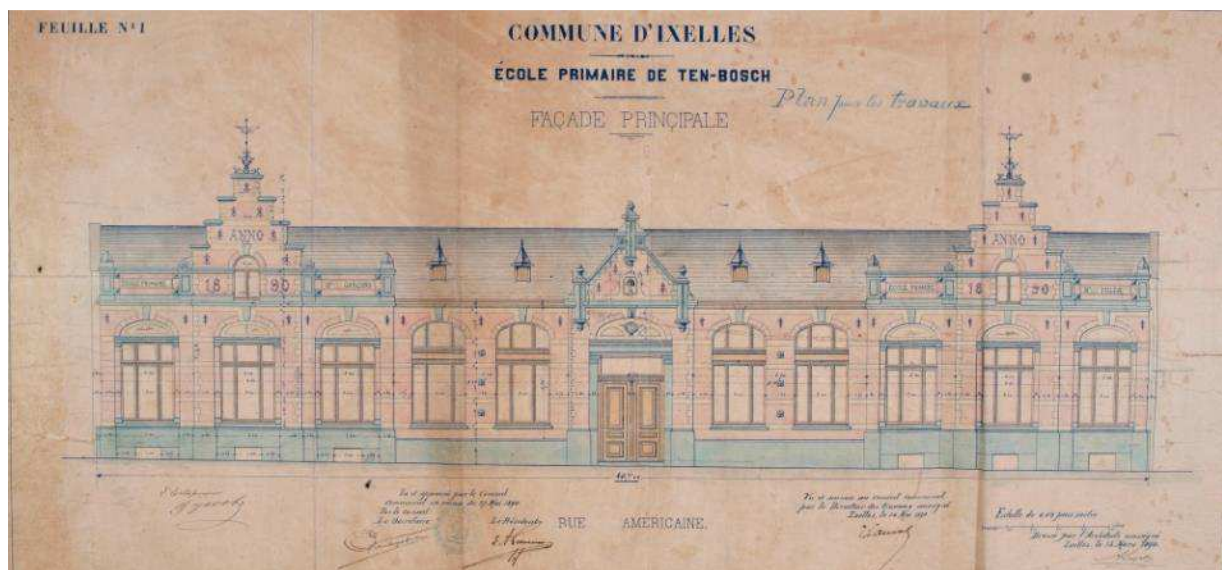
⁴⁷ Cette grande unité dans le langage architectural est notamment liée au fait que ces immeubles ont quasi tous été bâtis en très peu d'années (1900-1903) par un seul et même entrepreneur, les frères Jean et Pierre Carsoel. Ces menuisiers comptaient d'ailleurs parmi les promoteurs immobiliers les plus prolifiques du quartier où ils avaient installé leurs ateliers.



Magistrat n° 37 et 45), Armand Van Waesberghe (rue Faider n° 85) ou encore Albert Roosenboom (rue Faider n° 83).



Les artistes sont nombreux à s'installer dans le quartier : Théo Van Rysselberghe, Jef Leempoels, Henri Cassiers, Charles Samuel, Constantin Meunier ou Anna Boch qui avait son hôtel particulier rue de l'Abbaye (1901 ; démoli) (ACI/Urb. 312-282).



Le langage élégant du style Beaux-Arts, qui s'épanouit à Bruxelles vers 1910, séduit la bourgeoisie qui l'applique dans la construction de maisons mais surtout d'hôtels particuliers auxquels le style confère prestige et monumentalité. Plusieurs architectes de renom lièrent leur nom à ce style et l'on pense ici à Ernest Jaspar (rue de l'Abbaye n° 51, de 1905), Albert-Charles Duesberg (rue Américaine n° 223, de 1912), Alexis et Albert Dumont (chaussée de Vleurgat n° 193, de 1913), Adrien Blomme (rue de l'Abbaye n° 22-24, de 1908) ou encore à Albert Roosenboom qui se

La disposition des bâtiments des écoles communales de Tenbosch n° 9 et n° 10 (1890-1896), d'inspiration néo-Renaissance flamande, est empruntée à l'École Modèle (ACI/TP 3f160, 3f167 École Tenbosch).



singularise par un style Louis XV personnel, souvent reconnaissable (voir les hôtels particuliers presque similaires sis rue Forestière n° 25, de 1908, et rue Américaine n° 219, de 1914).

La partie du quartier la plus éloignée de l'avenue Louise, entre la rue de l'Aqueduc et la chaussée de Waterloo, se construit plus lentement, aux environs de 1900. Les maisons de style néoclassique tardif ou de style éclectique s'inspirent, dans des proportions plus modestes, des demeures bourgeoises de haut standing. Dans plusieurs artères, l'alignement des façades éclectiques présente une belle unité : rues du Mail, du Prévôt, du Page.



↑ Rue de Tenbosch 46. Ancien atelier de menuiserie, vers 1910 (photo 2005).

↖ Rue du Prévôt, vers la rue de Tenbosch (photo 2008).

Certaines séries de maisons doivent leur homogénéité architecturale au fait qu'elles sont le résultat d'opérations immobilières et financières menées par un promoteur, comme le menuisier Edouard Faideur qui confie à l'architecte Jean Dierickx la réalisation de plusieurs ensembles rue Renier Chalon, rue Louis Jouret, rue des Mélèzes, rue de Tenbosch et rue Washington. Cette zone du quartier Tenbosch regroupe aussi, dès le début, quelques commerces et de petites activités industrielles, principalement liées à l'industrie du bois, sans doute en raison de la proximité de la forêt de Soignes. Les carrosseries artisanales – les Frères Snutsel et les Frères D'Ieteren étant les plus connus – y sont également particulièrement nombreuses.

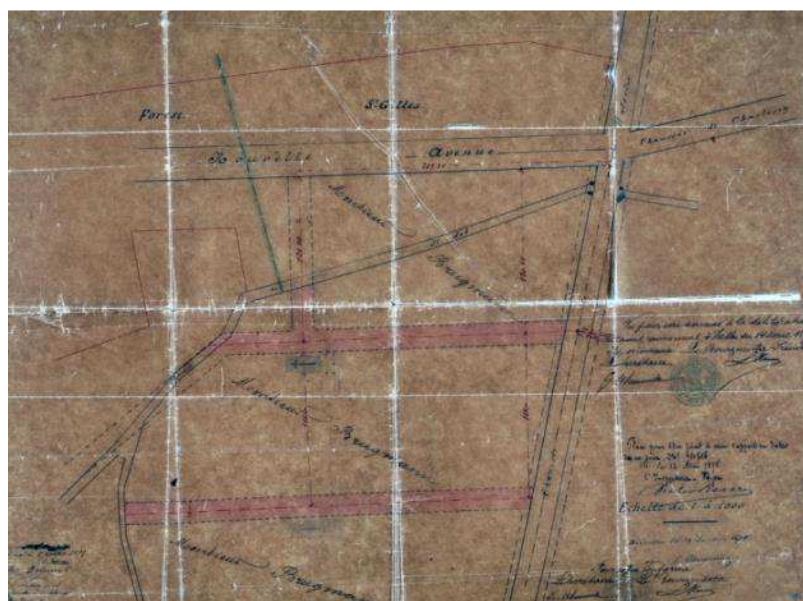


2. Le quartier Berkendael

L'urbanisation du quartier Tenbosch est une réussite et, au début du XX^e siècle, on s'attèle à la création d'un quartier résidentiel sur le site du Berkendael qui occupe une partie importante du triangle formé par la chaussée d'Alseberg, la chaussée de Waterloo et la rue Vanderkindere (Uccle).

La création du quartier de Berkendael n'est pas une idée neuve puisqu'elle était déjà présente dans le projet global d'urbanisation des faubourgs de la ville de Bruxelles conçu en 1866 par V. Besme. Sur ce plan, V. Besme avait prévu la création de plusieurs entités urbanistiques « supra-communales » réservées à différentes couches de la population. Parmi ces entités figuraient trois *cités bourgeoises* destinées à la classe moyenne. L'une d'entre elles, la Cité du Midi, devait être construite à l'intérieur des limites du *Berkendaelveld* selon un plan en éventail, avec des rues rectilignes rayonnant vers le sud depuis le carrefour *Ma Campagne*, et reliées les unes aux autres par des avenues de forme courbe donnant sur la chaussée de Waterloo.

Du plan établi par Victor Besme en 1866, seule l'avenue Brugmann voit le jour⁴⁸. Son ouverture est initiée par Jules Francqui, Arnold Delvaux et Émile Bockstael, trois spéculateurs fonciers désireux de mettre en valeur les terrains qu'ils avaient acquis aux environs de *Ma Campagne*. En 1871, les concessions de cette entreprise sont cédées au banquier Georges Brugmann qui finance les travaux de l'avenue et rachète en même temps une grande partie des terres du Berkendael. Un plan d'alignement est approuvé en 1874 (arrêté royal du 11.08), autorisant l'élargissement à 22 mètres de l'avenue qui, dès son ouverture à la circulation en 1875, est dotée d'une ligne de tram.



Plan pour l'ouverture de trois nouvelles voies à la demande de Georges Brugmann : l'avenue Haut-Pont, la rue de la Culture et la rue Maraîchère. Arrêté royal du 08.07.1875 (ACI/TP 139).

⁴⁸ Anciennement appelée *weg naar Sint-Job* puis *chemin d'Uccle*.



Brugmann envisage dès lors de poursuivre l'extension urbanistique amorcée avec la construction du quartier Tenbosch et, en 1875, obtient l'autorisation d'ouvrir sur ses terrains trois nouvelles rues (arrêté royal du 08.07.1875). Il s'agit de la rue Maraîchère (premier tronçon de l'actuelle rue Fernand Neuray) et de la rue de la Culture (premier tronçon de l'actuelle rue Franz Merjay) – dont les appellations évoquent le caractère agraire des environs – ainsi que de l'avenue du Haut-Pont. Cette dernière est ouverte à proximité de l'ancien chemin appelé *Hoog Brugge* dont son nom est inspiré⁴⁹.

En même temps que s'érige, au début des années 1880, la première chapelle dédiée à la sainte Trinité, au croisement des rues Franz Merjay et de la Réforme, G. Brugmann établit, avec d'autres propriétaires terriens, un plan d'aménagement détaillé concernant le reste du futur quartier Berkendael, espérant ainsi relancer le processus d'urbanisation. La conception de ce plan est confiée au géomètre César BOON qui propose un réseau de voiries en forme d'étoile, s'articulant autour d'une place centrale. Bien qu'il fut approuvé par V. Besme et qu'il présente des points communs avec le réseau urbain actuel, ce projet ne fut jamais réalisé. Il fallut attendre presque vingt ans pour que cette région rurale devienne le quartier résidentiel que l'on connaît aujourd'hui.

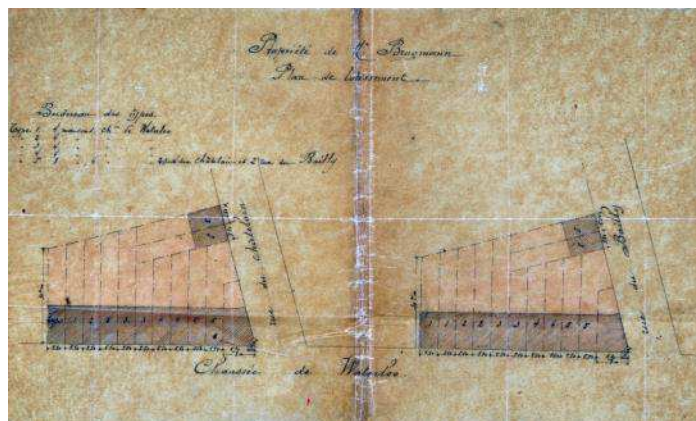


Plan général du quartier Berkendael dessiné par C. Boon (1898) et approuvé par l'arrêté royal du 31.08.1904 (ACI/TP Convention Berkendael).

⁴⁹ Le *Hoog Brugge* était un pont construit au début du XVIII^e siècle et qui franchissait la dépression traversée par l'ancien chemin de Saint-Job ou *Hoog Bruggeweg*, détruit en 1875 lors de l'aménagement du carrefour *Ma Campagne*.



En 1898, Brugmann introduit un nouveau plan d'aménagement en distinguant cette fois deux parties : la première concerne la zone à l'est de l'avenue Brugmann (Ixelles et Uccle), et la seconde les terrains situés à l'ouest de celle-ci (Forest)⁵⁰. L'exécution du plan relative aux zones ixelloise et ucloise est une nouvelle fois confiée à C. Boon qui remanie la proposition de 1881 dans le cadre du *Plan général d'alignement pour l'ouverture des rues du quartier Berkendael*, fixé par l'arrêté royal du 12.07.1902, et légèrement modifié ensuite par les arrêtés royaux des 02.05 et 31.05.1904. C. Boon y prévoit une très remarquable structure en arête de poisson articulée depuis un axe central (l'avenue Louis Lepoutre) tracé dans la prolongation de la rue de Tenbosch. De cet axe partent en oblique des voies parallèles, les unes vers l'avenue Brugmann, les autres vers la rue Vanderkindere et l'avenue du Longchamps. La perspective de l'axe principal, en raison de son caractère pentu, est fermée par une nouvelle église dont la construction ne débutera qu'après la Première Guerre mondiale (la future église Notre-Dame de l'Annonciation, architecte Camille Damman, 1934⁵¹). La structure en arête de poisson se complète de deux voies courbes (les rues Émile Bouilliot et Louis Hymans) partant du parvis de l'église et faisant retour vers la chaussée de Waterloo. Quant à l'avenue Molière, elle décrit un arc autour du quartier, entre l'avenue Brugmann et la chaussée de Waterloo (à hauteur de l'ancien hameau de Vleurgat).



Le projet se concrétise en 1903 par la signature de conventions entre les communes concernées et G. Brugmann, qui agit en son nom propre et en celui des divers propriétaires terriens du quartier. Il s'engagea à effectuer les importants travaux de nivellement préalablement nécessaires à

↑ Chaussée de Waterloo, plan des parcelles pour la construction de 26 nouvelles maisons, à la demande de G. Brugmann, 1877 (ACI/Urb. 315-393).

↖ Notre-Dame de l'Annonciation. Architecte C. Damman, 1934 (photo 2007).

⁵⁰ Le plan relatif à l'aménagement de la partie « forestoise », qui se présente comme la suite du plan de C. BOON, est confié à l'ingénieur Désiré Van Ouwenhuyse (1899). Ce dernier prolonge l'avenue Molière dont le tracé devenu très sinueux s'étend jusqu'à la chaussée d'Alseberg.

⁵¹ Frédéric Brugmann, le successeur de Georges Brugmann, interviendra financièrement dans l'édification de ce patrimoine religieux, à l'instar de ce qu'avait fait son oncle quelques années plus tôt pour la chapelle de La Trinité.



l'aménagement des rues (le site de Berkendael étant fortement vallonné), à prendre en charge les frais liés à ces travaux et à céder gratuitement l'assiette des voies ainsi créées aux communes concernées.

Dans le quartier Berkendael, les premières maisons apparaissent en bordure des axes principaux. Ainsi, bien qu'amorcée à la fin du XVIII^e siècle, l'urbanisation de la chaussée de Waterloo ne débute qu'à partir de 1870, avec une phase intense vers 1890.

Situés au croisement de la chaussée de Waterloo et des premières rues du quartier Berkendael, les deux ensembles néoclassiques commandités par Georges Brugmann à l'architecte Adolphe Vanderheggen sont parmi les toutes premières constructions à sortir de terre, en 1877⁵².

En une vingtaine d'années, la chaussée de Waterloo est presque entièrement bâtie. La prestigieuse avenue Brugmann, ouverte en 1875, connaît une évolution comparable avec ses belles maisons bourgeoises et ses hôtels particuliers d'inspiration classique, de style éclectique (n° 180 ou n° 190) ou encore Art nouveau (n°s 176 et 178, architecte Paul Vizzavona, 1908).



↑ Rue de la Réforme 5 à 27 (photo 2005).

↖ Avenue Brugmann 178, 176 – 177 et 179 avenue Molière. Architecte P. Vizzavona, 1908 (photo 2006).

Les rues situées au nord de l'avenue Lepoutre se construisent à un rythme soutenu, à l'exception de l'avenue Molière qui connaît plusieurs phases. D'abord limité aux environs immédiats de l'avenue Brugmann, l'habitat se développe peu à peu, jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, en direction de la place Guy d'Arezzo. Les parcelles restées inoccupées sont investies durant l'entre-deux-guerres. Une dernière phase de construction, entamée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, permet d'achever le dernier tronçon entre la place d'Arezzo et la chaussée de Waterloo.

⁵² Ces immeubles se situent chaussée de Waterloo n°s 393-395, 397, 399, 401, 403, 405, 407, 409, 411, 413, 415, 435-437, 439, 441, 443, 445, 447, 449, 451, 453, 455, 457 ; rue F. Merjay n°s 8, 10 ; rue F. Neuray n°s 8, 10.



Contrairement au quartier Tenbosch, celui de Berkendael se voit attribuer une fonction purement résidentielle. Le bâti qui s'inscrit dans les grandes tendances architecturales de l'époque, se compose principalement de maisons bourgeoises, de quelques hôtels particuliers, d'immeubles de rapport occupant les parcelles d'angle et, plus tard, dès l'entre-deux-guerres, de luxueux immeubles à appartements. Ce bâti forme aujourd'hui un patrimoine architectural de grande qualité, remarquablement cohérent d'un point de vue urbanistique, et dont les styles reflètent les différentes époques qui l'ont vu construire. Cette architecture privée est mise en valeur par la végétation : les rues sont plantées d'arbres ou dotées de jardinets (avenue Louis Lepoutre, avenue Molière) tandis que les squares ou les places s'agrémentent de jardins publics.

Le quartier, qui attire surtout la classe (moyenne) fortunée, naît de la spéculation foncière. L'un des plus beaux exemples de cette promotion immobilière occupe presque l'entièreté de l'îlot entre la rue F. Merjay (n^{os} 42 à 50, 54, 56, 58), la rue de la Réforme (n^o 1-3), la rue F. Neuray (n^{os} 35-35a à 57) et la rue E. Van Driessche (n^{os} 2 à 24). Probablement conçu par un seul et même architecte, cet ensemble éclectique de maisons bourgeoises se construit entre 1902 et 1904 pour le compte de divers commanditaires.



↙ Avenue Brugmann 203. Architecte H. Hannaerts, 1901 (photo 2006).

↙ Rue Edmond Picard 29. Maison de Fernand Petit, 1914 (*L'Émulation*, 1, 1922, pl. 5).

↓ Rue Mignot Delstanche 69 et 71. Architecte L. David, 1912-1913 (photo 2007).

L'architecture du quartier est très marquée par le style Beaux-Arts, dont les plus beaux exemples ont été construits rue Franz Merjay, avenue Molière et avenue Louis Lepoutre. Beaucoup d'entre eux portent la signature des architectes Camille Damman – auteur de l'église néo-romane Notre-Dame de l'Annonciation, qui clôt la perspective de



l'avenue Lepoutre –, Léon Janlet, Léon David⁵³ et Benjamin de Lestré de Fabribeckers – qui a développé un style Beaux-Arts très reconnaissable, caractérisé entre autres par l'application récurrente de pilastres à refends et de lourdes lucarnes (avenue Louis Lepoutre). C. Damman et B. De Lestré de Fabribeckers élisent même domicile dans le quartier, tout comme l'architecte Paul Picquet qui y mènera l'essentiel de sa prolifique carrière (rue F. Merjay et avenue Molière)⁵⁴.



↑ Avenue Molière 230 à 236.
Architecte C. Damman, 1912 (photo 2007).

↖ Avenue L. Lepoutre 102.
Architecte B. de Lestré de
Fabribeckers, 1911 (photo 2007).

Ce même style Beaux-Arts caractérise les premiers immeubles à appartements de luxe qui occupent généralement les parcelles d'angle, plus difficiles à construire, et qui attirent l'attention par leur travée d'angle sous coupole, formant tourelle. Après la Première Guerre mondiale, et suite à la nouvelle loi sur la copropriété (1924), cette typologie se développe également le long des avenues. Les habitations plurifamiliales de cette période affichent un style Art Déco, comme

⁵³ Léon David est notamment l'architecte de la galerie de Waterloo (chaussée de Waterloo n° 529-531), développée en 1912 par Adhémar de la Hault à l'arrière d'un immeuble de rapport. Celle-ci se particularise par son dispositif en intérieur d'îlot : une rue intérieure à l'abri du trafic, bordée de quatorze maisons précédées d'un jardinet et reliant la chaussée à la rue Camille Lemonnier (n°s 22 et 24). Il faut attendre 1925 – 1927 pour que les parcelles le long de la rue Camille Lemonnier (n°s 18 à 28) soient construites, par le même architecte et pour le même commanditaire.

⁵⁴ Camille Damman habite avenue Lepoutre n° 44, Benjamin De Lestré de Fabribeckers rue F. Stroobants n° 23 et Paul Picquet avenue Molière n° 130.



l'immeuble à appartements à l'angle de la rue Van Driessche (n° 1) et de la rue Bouilliot (n° 2), conçu en 1928 par l'architecte Raphaël Delville à la demande du violoniste Eugène Ysaÿe qui occupe lui-même l'un des appartements. Bien que la forme soit sobre, tant l'agencement des matériaux et des couleurs que le jeu des volumes, indiquent une aspiration à la décoration.



↑ Rue De Praetere 18-20.
Maison Petrucci (photo 2005).

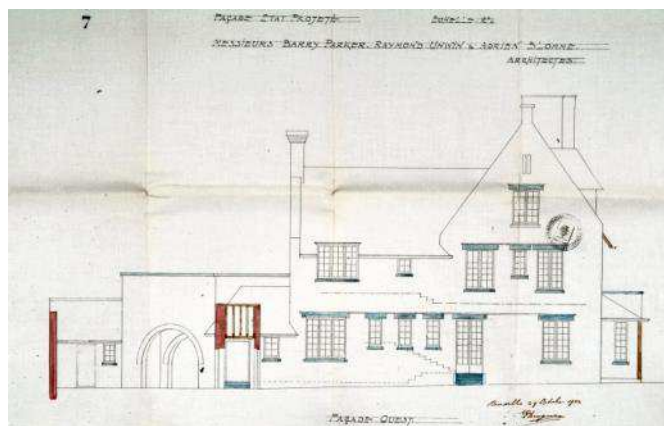
↖ Avenue Molière 208-210 –
29 rue J. Stallaert. Architecte
J. Ramaekers, 1930 (photo
2007).

Deux immeubles renvoient à l'architecture en brique de l'École d'Amsterdam : celui dessiné par l'architecte Joe Ramaekers à l'angle de la rue Joseph Stallaert et de l'avenue Molière (1930 ; n° 208-210), et l'hôtel particulier conçu en 1926 l'architecte Jean-Jules Eggericx pour la Veuve Petrucci, rue de Praetere (n° 18-20).

Au sein de ce bâti essentiellement Beaux-Arts et Art Déco se distinguent les réalisations de l'architecte Jean-Baptiste Dewin, qui donne une interprétation personnelle de la Sécession viennoise avec l'habitation située au n° 172 de l'avenue Molière (1910) et l'ancien *Institut chirurgical Berkendael* (1905) sur la place G. Brugmann (n° 28-29), conçu pour le célèbre docteur Antoine Depage (1862-1925)⁵⁵.

⁵⁵ L'hôpital se voit doté, en 1926, d'une extension dans un sobre style Art Déco. Après la Seconde Guerre mondiale, toujours à la demande de la Croix-Rouge de Belgique, il s'agrandit et s'enrichit de bâtiments fonctionnels modernistes, conçus par L. Attout (1949) et Jacques Wybauw (1964). Depuis 2003, les ailes de J.-B. Dewin sont inscrites sur la liste de sauvegarde. Le reste du complexe est démoli en 2008 et remplacé par plusieurs unités d'habitation.





Citons par ailleurs, avenue Molière (n° 225, 1912), le très original cottage né de la collaboration entre Adrien Blomme et les architectes britanniques Raymond Unwin et Richard Barry Parker dont les noms sont liés à la Cité-Jardin de Letchworth, conçue d'après les idées du sociologue Ebenezer Howard.

↑ Avenue Molière 225. Architectes A. Blomme, R. Unwin et R. Barry Parker, 1912 (ACI/Urb. 233-225).

↖ Place G. Brugmann 28 – 1 rue J. Stallaert. L'Institut médico-chirurgical et Centre de santé, vers 1926 (coll. Belfius Banque © ARB-SPRB).

Le modernisme, dont les débuts sont notamment illustrés rue Emmanuel Van Driessche (n° 74) avec la maison conçue en 1914 par Antoine Pompe et Fernand Bodson pour le peintre Eugène Mahaux, est remarquablement représenté rue A. Renard (n° 60) avec l'hôtel de maître que dessine en 1929 Henry Van de Velde pour le fabricant Raymond Wolfers ; cet immeuble d'angle constitue l'un des meilleurs exemples d'habitation urbaine de la dernière période de l'architecte.

↙ Rue A. Renard 60. Façade arrière, architecte H. Van de Velde, 1929 (*La Cité*, 2, 1933, p. 119).

↓ Rue E. Van Driessche 74. Architectes A. Pompe et F. Bodson, 1914 (photo 2006).

